

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions/Institut canadien de microreproductions historiques

© 2000

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

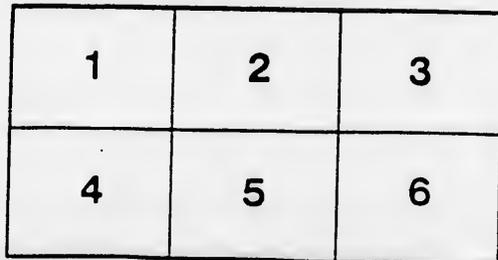
Bibliothèque nationale du Québec

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

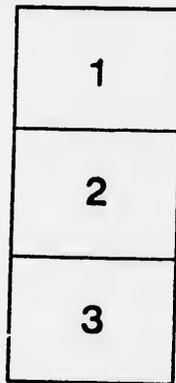
Bibliothèque nationale du Québec

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

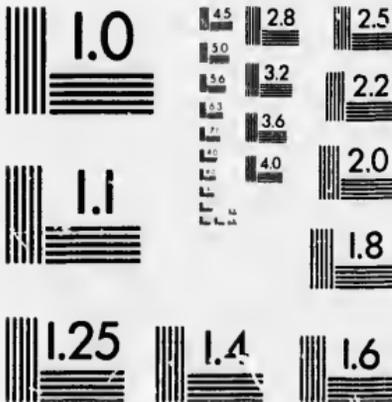
Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

FLEUR DES NEIGES

J'ai montré quelques-uns de tes essais à Mathelin ; il est enchanté, d'autant plus qu'il est originaire lui-même de Toulouse, tout ce qui est simplement de sa région possède toutes ses préférences. Dans ce moment-ci, il n'y a plus grand monde dans son atelier, mais il te donnera quand même des conseils, et l'hiver prochain ce sera à toi de montrer ce que tu peux devenir.

Les yeux d'Antoniet brillaient comme des diamants noirs, ceux de Marguerite, peut-être encore plus.

Celle-ci assise, heureusement, loin de la lampe, regarda le jeune homme.

Ses lèvres étaient closes, pas un mot ne s'échappa de la bouche de Mlle de Gesdres, et cependant par un bizarre phénomène, tandis que les yeux de Marguerite rencontraient les siens, Antoniet très distinctement entendit tomber de ses lèvres ces paroles qu'elle avait prononcées quelque temps avant, lors de leur première rencontre dans le chalet de la montagne :

— " Voir son front couronné de l'aurole de la gloire, que finit toujours par conquérir le vrai talent uni à une volonté ; mettre son nom au niveau des plus nobles, des plus illustres, créer des œuvres que tout le monde admire, et qui deviennent immortelles, n'est-ce pas fait pour tenter tout être ayant du cœur ?
" Moi, je ne trouve rien de grand, de beau, de méritoire, comme de devenir quelqu'un seul !

— " Quand on reçoit un titre, de l'argent, une situation en naissant, c'est banal, et il n'y a nul mérite à cela. Tandis qu'y arriver par sa seule volonté, son talent, son intelligence ? Oh ! c'est admirable, en vérité ! "

Et Antoniet, ravi, enthousiasmé, se jurait bien de suivre les conseils de M. de Gesdres. Lui aussi, il serait fils de ses œuvres, et il le conquerrait, ce nom illustre qu'il voulait offrir à Marguerite Car, à la différence de situation, de fortune même, de niveau social, Antoniet Escaméla ne songeait guère !

Il aimait cette belle fille aux yeux purs, et au cœur élevé, il sentait que l'âme de Marguerite, peu à peu, s'imprégnait de son image, et avec son caractère désintéressé toujours dans les nuages, comme celui de tout véritable artiste, Antoniet ne voyait pas d'obstacles à la réalisation de ses rêves.

— Nous allons contourner la grille du Luxembourg pour rentrer chez nous, dit Abeille, car à cette heure-ci le jardin est fermé. Mais demain matin, ma chère Lise, je viendrais te chercher pour te faire déjeuner avec nous, et t'enseigner le chemin de notre demeure, tu verras comme c'est près d'ici, en traversant tous ces beaux massifs, et par ces belles allées si bien ombragées !

Tout le monde s'embrassa.

— Es-tu très fatiguée, Monette ? demanda tout à coup Marguerite avec une intention que personne ne comprit, excepté Toniet, et une diplomatie des plus féminines ?

— Oh ! pas du tout, répondit aussitôt Fleur-des-Neiges. Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Parce que tu pourrais nous accompagner jusqu'à la maison avec ton frère ; nous resterions un peu plus ensemble !

— Je ne demanderais pas mieux, mais je ne veux pas laisser maman seule.

Abeille intervint.

— Tu es adorable, mon trésor, lui dit-elle ; mais ta maman a une bonne. Véronique, que je lui ai choisie moi-même ; c'est une personne de toute confiance, et avec elle tu peux sortir quelques instants.

— Oui, appuya Lise en couvrant Monette de baisers ; va accompagner ton amie, ma mignonne chérie, car je vois que tu en meurs d'envie.

Mais ne vous attardez pas toutes les deux, et rentrez vite pour deux raisons ; D'abord, je serai inquiète tant que vous ne serez pas de retour ; ensuite, je veux que tu te couches tout de suite, parce que demain matin nous nous lèverons de bonne heure, pour vider nos malles et tout arranger dans les armoires avant de sortir.

Au moment où ils s'éloignaient tous de la petite maison, il sembla à Mme de Gesdres voir sur le trottoir de la rue d'Assas, juste vis-à-vis, en faisant les cent pas, le grand garçon éfilanqué et maigre que l'horrible Craponette, à la gare d'Orléans, avait appelé Zézette d'abord, Adrien ensuite.

Il suivit, en effet, de loin, les deux groupes que formaient les jeunes gens marchant ensemble, et derrière eux Pascal donnant le bras à sa femme.

—Bah ! se dit Abeille qui ne croyait jamais longtemps à des complications très noires autour d'elle, je me serai trompée ; à Paris, il y a tant de silhouettes se ressemblant !...

Cependant, lorsque la grande porte de l'hôtel de Gesdres se referma, pendant qu'Antoniet avec Monette reprenaient le chemin de la rue d'Assas, la silhouette efflanquée était encore là, regardant et suivant le frère et la sœur.

La nuit fut parfaite pour tous.

M. de Gesdres et Abeille étaient heureux du bonheur qu'ils avaient donné, avec la conscience d'avoir rempli un devoir.

Monette, dans son joli lit bleu et blanc, avec Grillon sur ses pieds, exultait de joie au milieu de toutes ces adorables choses qui l'entouraient, reconnaissante et heureuse envers cette nouvelle sœur entrée dans sa vie, et qui déjà y tenait une si large place.

Lise était plus apaisée, plus tranquille qu'elle ne l'avait été depuis longtemps, et se disait en pensant au grand front intelligent, aux yeux profonds de ce Rolland, ce garçon l'avait tant tourmentée depuis leur départ de l'Hospice :

—Jei, dans cette maison si retirée, si bien close, si bien la découvrirai pas, ma Monette, et elle restera à moi, rien qu'à moi !...

Antoniet, malgré les battements précipités de son cœur, et les rêves d'avenir qui lui remplissaient l'âme d'une si profonde ivresse, dut payer son tribut à la fatigue du voyage et aux exigences de la vingtième année.

Il n'y avait pas un quart d'heure qu'il était étendu sur le lit de fer placé dans l'alcôve de son joli atelier, qu'il dormait à poings fermés, rêvant que Clémence Isaure, au Capitole à Toulouse, le couronnait de fleurs parce qu'il était devenu le plus grand peintre des temps actuels. Est-il besoin de dire que cette Clémence Isaure, avait les grands yeux purs et la silhouette élégante de quelqu'un de notre connaissance ?.....

Quant à celle-ci, pour la première fois, dans son adorable chambre, aux murs tendus de lampas rose, Marguerite de Gesdres ne put pas trouver le sommeil.

Et cependant, Abeille l'avait déshabillée et couchée, avec la même tendresse infinie qu'elle faisait depuis qu'elle l'avait mise au monde. Sur le front pur de sa fille, elle avait appuyé ses lèvres, en lui disant :

—Dors bien, mon ange, et rêve que tu es la petite fille la plus aimée de la terre, et cette fois, le songe ne sera pas mensonge !

Non, le sommeil n'était pas arrivé comme à l'ordinaire. Marguerite agitée, toute frémissante, sentait son cœur s'envoler vers ce joli atelier qu'elle avait voulu arranger de ses mains.

—Oh ! se disait-elle, pourvu qu'il le conquière ce nom qui le fera quelqu'un, lui aussi ! Pourvu surtout qu'à Paris son cœur me reste tout entier !...

Alors, comme je serai fière, le jour où il aura la grande médaille d'honneur au Salon, de dire à père :

—C'est pour moi qu'Antoniet Escaméla a fait tout cela, pour moi qu'il a eu tant de volonté, d'énergie, de persévérance et de talent ! Père, il faut lui donner la récompense à laquelle il a droit et que dans mon cœur je lui avais toujours promise !...

Père, il faut en faire tout à fait ton fils !....

II

RENCONTRE IMPRÉVUE !

Le lendemain et les jours suivants, l'existence de Lise s'organisa régulière et presque heureuse, si ce n'avait été le souvenir de celui qu'elle devait pleurer toute sa vie. Antoniet était allé le matin même dans l'atelier dont lui avait parlé M. de Gesdres.

Un peu troublé et fort timide en présence de l'un de nos plus illustres peintres, le ceame Mathelin, de Toulouse, Escaméla avait vire, la palette à la main, oublié son angoisse, et s'était mis à dessiner, comme il le faisait jadis, dans le chalet de la montagne, entre Monette et Grillon, tellement absorbé par son art que tout ce qui n'était pas sa peinture disparaissait alors pour le jeune homme.

—Oh ! oh !... dit Mathelin, en s'approchant, nous sommes, du Midi, nous autres aussi !... Mille Dieux !... Et Toulouse nous a mis sa foucade endiablée dans les yeux ?... Si tu travailles, mon petit, tu seras digne, je te le jure, d'en faire partie de la grande Ecole Toulousaine !....

Saprilotte !... Que voilà donc des arbres bien campés... et déjà de l'air dans ce rien d'esquisse !

Embrasse-moi !...

Embrasse-moi, pitchoun !... Et reviens tous les jours, si ça te plaît, tu es ici chez toi !...

Si'il y revint, le petit guide ?... Ah ! oui, on peut le croire, et du matin au soir, sans se lasser jamais.

Là-bas, de l'autre côté de cet admirable jardin en fleurs, deux grands yeux, semblables à de pures étoiles, ne rayonnaient-ils pas en lui montrant le but !...

Pendant ce temps, Marguerite comme jadis, à Toulouse, s'occupait de Monette, la conduisit avec elle dans les cours qu'elle suivait elle-même, et où Mlle Eseauéla, merveilleusement douée, faisait de rapides progrès.

Il n'y avait que ce terrible accent qui ne se modifiait pas.

Mais il était si joli avec sa rapidité nerveuse ! Les *r*, en sortant de cette si gracieuse petite bouche, avaient une musique si douce que nul ne le trouvait ridicule.

— Clémence Isaure, pour sûr, parlait ainsi, n'est-ce pas, Monette ? demandait malicieusement Mlle de Gesdres à son amie, en prononçant nerveusement comme elle, et en évoquant ce nom que lo frère et la sœur avaient constamment sur les lèvres.

Et elle, la Monette jolie, en prenant l'accent pointu, celui que dans le Midi on appelle l'*accent parisien*, répondait avec un pincement de sa bouche adorable :

— Certainement, ma demoiselle, qu'elle parlait comme moi... Et quoi d'étonnant à cela, puisque son pays est le mien ?...

Lise, devant les yeux irradiés d'Antoniet, ses rêves fous et si assurés de bonheur et de gloire, devant la joie de Monette, extasiée de Paris, de ses cours, de ses leçons, surtout de Marguerite, se trouvait paisible et calme, dans sa petite maison, avec la conscience qu'elle remplissait son devoir maternel.

Elle allait quelquefois à l'hôtel de Gesdres, mais plus souvent encore ses amis venaient la trouver chez elle.

— Un mois demain que tu es arrivée, lui dit un jour Abeille, il faudrait fêter cette date heureuse en venant dîner avec nous.

Monette restera à l'hôtel après ses cours, Antoniet arrivera tout droit de son atelier et toi viens de bonne heure, nous causerons tant que nous pourrons.

Mme Eseauéla accepta ; et le lendemain, elle quitta en effet sa maison aussitôt que possible.

Dans le Luxembourg, qu'elle traversa, pour se rendre rue de Vaugirard, la musique jouait, et il y avait un monde extraordinaire.

Par cette lumineuse après-midi d'été, les toilettes claires des jeunes femmes, les tabliers blancs des nounous et des bonnes, par dessus tout ces beaux enfants, frais et roses, habillés de dentelles et de broderies avec ce goût que l'on rencontre à Paris seulement ; ces enfants qui faisaient des pâtés de sable tout le long des allées, ou qui lançaient des flottilles, toutes voiles dehors, dans le bassin, tout cela séduisit Lise et dilata délicieusement son cœur.

Ce fut avec des idées très douces, encore plus paisibles, qu'elle arriva à l'hôtel de Gesdres. Mais dès les premiers pas qu'elle fit dans le petit salon, précédant le boudoir de la Marquise, elle chancela.

Une femme, en effet, une femme qu'elle voyait distinctement entre les draperies relevées de la porte, était assise à côté d'Abeille, tenant ses mains, pleurant la tête appuyée contre l'épaule de la marquise, avec l'abandon d'une sœur. Et cette femme, en robe de moire noire, aux larges revers Directoire, garnis de point de Venise ; avec ses cheveux bruns couronnés d'une minuscule capote en tulle changeant gris et bleu, semblable au cou d'une tourterelle ; cette femme, Lise, malgré la différence de toilette, la reconnut aussitôt :

C'était celle de la montagne !...

La voyageuse qui accompagnait Rolland !...

Celle à qui Grillon avait fait tant de caresses !...

Enfin, Dieu de colère, celle qui avait appelé Monette, Blanche !...

Eh oui, c'était la mère de Monette !...

Tout tourna autour de Lise... La malheureuse, pour ne pas tomber, fut obligée de se cramponner aux draperies de la porte...

Abeille, au léger bruit qu'elle poussa, leva les yeux.

Effrayée de l'excessive décomposition des traits de Lise, elle abandonna Germaine et s'élança vers son humble amie.

— Oh ! ma pauvre chérie, s'écria-t-elle, qu'as-tu ?... Que t'est-il arrivé ?... Ton visage est altéré comme si tu allais mourir.

Mme Escaméla ne put pas répondre.

Les lèvres tout à fait décolorées, et les jambes molles, elle tomba sur un canapé. La syncope, alors, arriva rapidement, et fut complète. Néanmoins, l'évanouissement ne dura pas, et les soins dont la malade fut entourée en eurent rapidement raison. Quand elle ouvrit les yeux, Lise sentit les petites mains de Germaine qui lui frottaient encore les tempes, tandis que de ses belles et droites prunelles bleues, Mme de Villablard la regardait avec une douceur extraordinaire.

Jusqu'au fond des entrailles, la pauvre Lise tressaillit.

Ah ! comme c'était bien là les yeux de Monette !...

Mais tout le monde devait les reconnaître ces yeux, sans un doute ni une hésitation possible !...

Tout le monde, alors, se lèverait contre elle, l'appellerait voleuse... surtout, on lui prendrait son trésor !...

Ah ! elle aimait mille fois mieux être morte !...

— Mon Dieu ! s'écria Germaine, voilà que son évanouissement la reprend... Abeille, viens vite m'aider, je t'en prie !...

Et s'adressant à Lise, elle ajouta :

— Voyons, madame, reprenez un peu de courage !... Pourquoi avez vous l'air si malheureux ?... Est-ce qu'il est arrivé quelque chose chez vous ? Vous ne me connaissez pas, mais je suis la sœur d'Abeille, et elle vient de me dire tout ce qu'elle vous devait !... Ne vous gênez donc pas avec moi, je suis disposée à vous aimer comme la marquise elle-même !...

Lise fit un très grand effort. Chose bizarre, cette voix de Germaine l'attirait, la berçait, lui faisait éprouver, dans l'état nerveux où elle se trouvait, une sorte de bien-être extraordinaire. Ce n'était plus la voix indifférente, un peu sèche de la comtesse de Villablard, là-bas dans la montagne, quand elle interrogeait Lise.

Non, elle n'avait plus rien d'autoritaire ou d'absolu, cette voix ?...

C'étaient au contraire des inflexions d'une bonté très douce, empreintes d'un intérêt sous lequel on sentait des larmes prêtes à jaillir, des larmes d'une personne qui, ayant beaucoup souffert elle-même, compatit à la peine d'autrui.

Instantanément, sans avoir la force d'analyser encore ses impressions, Lise se dit qu'elle ne détesterait jamais la femme qui lui parlait ainsi, celle qui avait les beaux yeux tendres de sa Monette !... Elle fit appel à toute son énergie.

— Merci, dit-elle, vous êtes bonne, madame, je vais mieux, grâce à vos soins !...

— Mais tu as eu quelque chose de particulier, s'exclama Abeille. Pas possible que l'on soit dans un semblable état sans cause. Il n'est rien arrivé aux enfants, au moins ?

Lise sourit.

Son sang-froid et sa volonté revenaient.

— Dieu merci, non, dit-elle, il n'est rien survenu à personne. Mais j'ai marché vite pour venir ici. Il fait très chaud, aujourd'hui, et le soleil, dans le Luxembourg, m'aura sans doute indisposée, car je n'avais pas d'ombrelle.

Et désignant son grand voile de veuve.

— Et puis, ce crêpe est extrêmement lourd, continua-t-elle ; et moi, qui étais toujours nu-tête dans nos montagnes, je m'accoutume difficilement.

Germaine s'approcha avec un verre d'eau sucrée à la main.

— Buvez encore ceci, dit-elle, j'y ai mis une forte dose de menthe ; ça achèvera de vous calmer, car vos lèvres tremblent toujours, et vous n'êtes pas certainement tout à fait remise.

Lise obéit.

— Je ne vous ai pas présentée l'une à l'autre, dit la marquise de Gesdres lorsqu'elle vit Mme Escaméla plus calme.

Ma chère Lise, continua-t-elle, voilà Mme la comtesse de Villablard-Mussidan, mon amie d'enfance, celle qui m'a aimée comme une sœur, lorsque j'étais une humble petite

fille, très pauvre et très malheureuse. Germaine a un cœur de diamant, et ceux qu'elle aime, savent quelle incomparable amie ils ont en elle. . . .

Ma chère Germaine, continua Mme de Gesdres, celle-ci est mon autre sœur, Lise Escaméla, dont je t'ai tant parlé. Ton mari est mort en sauvant le mien. . . . Figure-toi alors ce qu'elle est pour Pascal et pour moi ! . . .

Germaine tendit ses deux mains ouvertes à la veuve de Jean-Marie.

— Abeille, dans sa délicatesse infinie, dit-elle, vous a raconté ce que j'avais fait pour elle. Elle ne vous a pas dit ce qu'elle avait fait pour moi. J'ai été, je suis encore extrêmement malheureuse.

La vie m'a réservé bien des heures désespérées, je crois même que j'ai été folle pendant quelques années ; et c'est Abeille, ma chère et sainte Abeille, qui m'a soignée comme une sœur ; qui a veillé sur moi ; qui m'a rendu la raison ; et qui depuis a essayé de me consoler, et me console encore d'une douleur extraordinaire qu'elle vous dira. Après cela, comprenez vous comment je l'aime ? . . . Et comprenez-vous aussi comment tout ce qui a une place dans son cœur en a une à peu près semblable dans le mien ? . . .

Voulez-vous me permettre de vous aimer, Lise, et voulez-vous qu'à mon foyer si triste il y ait, comme à celui d'Abeille, une amie de plus ? . . .

La fille du capitaine Ferras était vaincue. Elle serra la main qui se tendait vers la sienne et, sans un mot, elle décala en sanglots. Cette émotion, dont aucune des deux femmes ne pouvait soupçonner la cause, fit plus sur le cœur de Germaine que toutes les protestations du monde.

Une grande, une irrésistible sympathie entra en elle, pour cette femme qui avait perdu un mari qu'elle adorait, et qui, Abeille le lui avait dit, n'avait jamais eu une parole de reproche ou d'amertume pour ceux qui le lui avaient pris. . . . Les deux amies laissèrent couler ses pleurs, n'insistant plus, et parlant, — à présent que ce qui devait être dit l'avait été, — de choses presque insignifiantes, avec une délicatesse infinie. Antoniet arrivait le premier, les présentations recommencèrent ; et comme il jubilait extrêmement heureux du travail qu'il faisait sous la direction de Mathelin, Lise sourit, et l'intimité du petit cercle devint encore plus étroite.

Ce grand garçon aux yeux droits, à la physionomie si expansive, qui disait si franchement, si gentiment ses impressions, plut tout de suite extraordinairement à Germaine.

— Moi aussi, dit-elle, j'ai un fils qui a les yeux aussi bons et aussi honnêtes que les vôtres ; et puisque votre mère et moi, nous sommes déjà amies, je pense bien que vous vous lierez également avec mon Rolland.

— Il te donnera des conseils, dit Abeille, et il t'empêchera de te fourvoyer à Paris dans des milieux très attirants pour un artiste comme toi, mais bien dangereux en même temps.

Au fait, continua la marquise en s'adressant à Germaine, viendra-t-il te chercher, Rolland, ce soir ?

— Je ne le sais pas, mais comme je ne lui ai pas dit que je dînerais avec toi aujourd'hui, il se pourrait bien que non, ne sachant pas me trouver ici.

— Eh bien, je vais lui téléphoner que nous l'attendons tout de suite ; ce sera le meilleur moyen pour ces enfants de faire connaissance.

Germaine ne protesta pas. Elle, toujours si froide, se sentait attirée par un invincible aimant, vers cette humble famille, dont Abeille lui avait presque exclusivement parlé, depuis qu'elles étaient ensemble. Pendant que la marquise était allée dans la pièce voisine où se trouvait le téléphone, afin de prévenir Rolland, un grand bruit se fit entendre dans l'antichambre, puis des éclats de rire résonnèrent comme des fusées de cristal, s'entrechoquant les unes contre les autres ; enfin la porte s'ouvrit, et Marguerite avec un grand cri de joie s'écria :

— O Germaine, tu es donc enfin de retour, dis, maman chérie !

Souvent, par affection, elle donnait ce nom à Germaine, qu'elle appelait le plus souvent ma tante, comme Rolland donnait à Abeille et à Pascal le même titre familial.

Germaine la reçut dans ses bras et couvrit ses cheveux de baisers, tandis que Monette était devenue subitement très pâle, en reconnaissant instantanément cette jolie femme au regard doux et triste. C'était elle, en effet, qui quelque temps auparavant accompagnait dans la montagne ce jeune homme qui s'était arrêté devant elle, et lui avait si doucement demandé si elle n'était pas la fée de son torrent et de ses grands arbres ? . . .

Lise, par un mouvement plus fort que sa volonté, s'était levée, avait entouré Monette de ses bras, et pendant que Germaine était occupée de Marguerite, elle la pressait sur son cœur comme si un grand danger la menaçait.

Abeille revenait.

— Eh bien, Marguerite, que fais-tu donc ? lui dit-elle. Tu n'as pas fait embrasser la sœur M. Nonette par tante Germaine . . . Tu oublies tous tes devoirs, ma chérie.

— Ne te fâche pas, maman. J'étais si heureuse, si heureuse de revoir ma Germaine tant aimée, que j'ai tout oublié. Mais je vais réparer ma faute, tu vas voir.

— Madame la comtesse, ajouta-t-elle malicieusement, permettez-moi de vous présenter Mlle Monette Escaméla, ma nouvelle petite sœur, très adorable et très adorée, et qui descend en droite ligne de Clémence Isaure . . . sa grand'mère ! . . .

— Folle, répondit Abeille en souriant, tu ne seras donc jamais sérieuse ? . . .

— Folle, parce que je dis qu'elle a du sang de Clémence Isaure dans les veines ? . . .

— Demande-leur donc, maman, si ça leur déplaît cette idée-là, à Antoniet et à elle ? . . .

Toniet la regardait, extasié de sa gaieté et de sa bonne humeur, de la grâce adorable et facile avec laquelle Marguerite prenait l'accent gascon de Monette, parlant vite et nerveusement comme elle, ayant même attrapé merveilleusement les petites inflexions chantantes, si adorablement jolies.

— Ce n'est pas tout ça, répondit Abeille, je veux que Germaine embrasse Monette et qu'elle l'aime autant que je le fais moi-même.

— Viens ici, ma jolie, continua-t-elle en prenant la petite main de la fillette ; viens embrasser cette belle dame qui est ma sœur et que j'adore.

La comtesse très émue, en pensant à la confiance que Rolland lui avait faite, regardait cette petite créature, vraiment aussi belle que les amours ; et bien faite, avec ses admirables yeux, son profil délicat, ses cheveux d'or, et la grâce de sa petite personne tout entière, pour impressionner un jeune homme, épris comme Rolland de tout ce qui était beau, délicat et pur.

Ainsi, c'était elle qui la première avait fait battre ce cœur de diamant, et qui le remplissait ? . . . Cette passion, à peine commencée, et bien plutôt une impression qu'autre chose, n'allait-elle pas développer ses germes dans l'âme ardente de son fils adoptif ? Et au contact perpétuel que Rolland aurait chez Abeille avec Monette, n'allait-il pas éprouver pour elle quelque grand amour exclusif et fou, capable d'amener avec lui le bonheur du paradis ou les tortures de l'enfer ?

Et elle, cette enfant à peine née, cette petite fleur sauvage, si fraîche mais encore en bouton, comment l'aimerait-elle son Rolland, à l'âme d'ange et aux impressions si raffinées ? Le lui donnerait-elle, ce bonheur que Germaine avait rêvé pour lui, ou bien Rolland souffrirait-il de l'amour comme elle en avait souffert elle-même ? . . . Au moment où Abeille poussait Monette dans les bras de son amie, ces pensées s'étaient faites si intenses, si angoissantes chez la comtesse, que son cœur subitement s'arrêta de battre.

Lise, sans paraître y attacher d'importance, les dévorait toutes les deux du regard. Elle vit pâlir Germaine, et elle en éprouva une impression si profonde, — de cette pâleur, — qu'elle crut à son tour que la syncope allait la reprendre ; mais Mme de Villamblard avait malheureusement l'habitude de concentrer ses sentiments et d'en devenir la maîtresse, aussi elle se raidit, et ce fut à peine si Monette toute seule put sentir, à la façon presque maternelle dont elle appuya ses lèvres sur ses cheveux, l'émotion de Germaine. Cette sensation rendit la fillette très heureuse, mais elle connaissait la jalousie toujours en éveil de Lise, et comme elle l'aurait par dessus tout, elle garda son impression pour elle.

— Ma chère petite, dit en même temps Germaine, vous avez sans doute oublié que je vous ai déjà rencontrée dans la montagne là-bas, chez vous, il n'y a pas bien longtemps ? . . .

— Oh non ! madame, répondit la fillette en rougissant jusque sous la racine de ses jolis cheveux blonds, non, je ne l'avais pas oublié ! . . .

Mais vous, avoir remarqué une pauvre petite montagnarde comme moi, c'est bien de la bonté, en vérité !

— Coquette ! Vous voulez que je vous dise que couchée sur les racines de vos arbres, avec votre grand chapeau posé à côté de vous, et l'aurore d'or de vos cheveux que le vent rendait semblable à une mousse envolée, vous étiez tellement jolie qu'il n'y avait pas moyen de ne pas vous remarquer ? Eh bien ! non, mademoiselle, je ne flatterai pas ce vilain défaut de coquetterie en vous, et je ne vous le dirai pas . . .

Elle l'avait dit tout de même, et le compliment chatouilla si délicieusement Monette, lui prouva si clairement que Rolland avait dû partager cette impression, que spontanément, et obéissant à une force irrésistible, elle sauta au cou de Germaine et l'embrassa à plusieurs reprises, et à pleine bouche.

— Eh bien ! s'écria Marguerite, il me semble que voilà une petite Fleur des Neiges qui fond !

— Allez tous les trois dans le petit salon de Marguerite, dit Abeille. Quand Rolland arrivera, nous vous l'enverrons ; ici, nous voulons causer entre nous.

— Maman, répondit Marguerite, cela t'est-il égal que nous restions au jardin ? . . .

— Si vous ne trouvez pas qu'il y fait trop chaud

— Oh non ! Et Monette aime tant les arbres !

Ils disparurent, et la draperie de la portière était depuis longtemps retombée que Germaine cherchait encore à voir l'enfant dont les chaudes caresses palpaient toujours sur son front et sur ses joues.

Elle croyait que l'idée de Rolland, de son bonheur, de son avenir, la préoccupait uniquement.

Elle pensait que c'était à propos de son fils adoptif que son cœur battait si délicieusement, si rapidement ; et que c'était à cause de lui également, qu'il s'élançait si fort vers cette fillette aux yeux d'azur . . .

Et comme pour s'expliquer à elle-même cette impression radieuse, jamais ressentie, elle murmura :

— Que fait la différence sociale ? . . . Elle est bonne, elle a du cœur, elle ne me le fera pas souffrir, au contraire, elle le rendra heureux ! . . . que puis-je demander de plus ! . . .

Les deux heures qui séparèrent ces quelques incidents du moment du dîner furent employées par les trois femmes à parler presque exclusivement de la vie passée de Lise, de la mort d'Escaméla . . . de l'avenir de ses enfants.

Puis Germaine dit quelques mots également de ses recherches qui restaient infructueuses et la désespéraient.

À ces douloureuses paroles Mme Escaméla, qui comprenait trop bien, hélas ! . . . le désespoir de la comtesse, pleurait sans répondre.

Mais cette réserve, ces larmes remuaient délicieusement le cœur de Germaine . . .

Il lui semblait que cette humble femme du peuple la comprenait, et sans arrière-pensée, sans rien deviner des terribles angoisses de Lise, elle éprouva pour elle une très grande, une très réelle sympathie.

Alors, elle fut charmante, simple et bonne comme il était dans le fond même de sa nature de se montrer toujours.

Elle causa, elle fit des frais et Mme Escaméla, conquise, ne pouvait plus éprouver l'éloignement qu'elle eût voulu pour celle qu'elle devait être cette rivale, jusque là tant détestée, tant redoutée ! . . .

Rolland et M. de Gesdres arrivèrent ensemble vers sept heures.

— Je suis allé le chercher à son laboratoire de la Sorbonne, expliqua le jeune homme, et vous pouvez me remercier, tante Abeille, parce qu'il y avait une expérience très intéressante en train aujourd'hui, et sans moi vous pouviez attendre mon oncle Pascal sous forme . . .

À neuf heures, certainement, ce n'eût pas encore été fini ! . . .

Puis, subitement, ses yeux habitués à l'obscurité très intense de la pièce, pour qui venait du dehors, il reconnut Germaine, assise à côté d'une autre personne dont les traits, ne lui étant pas familiers, ne furent pas distingués par lui.

— Ah ! tu es là, maman Mémaine, lui dit-il, en l'embrassant. As-tu faim, ce soir ? as-tu été sage et raisonnable, c'est-à-dire pas triste ? . . .

Abeille venait de sortir pour suivre Pascal dans sa chambre.

— Oui, dit Germaine, en lui serrant les mains avec une ardeur qui étonna le jeune homme, oui, j'ai été très raisonnable.

Mais avant de parler de moi, laisse-moi te présenter à madame, qui est là . . . Elle aussi, est la grande amie d'Abeille, presque sa sœur.

Rolland sursauta, et comme Germaine tenait toujours ses mains, il lui dit en riant :

— Voyons, petite maman chérie, explique-toi !

Tante Abeille a une amie qu'elle aime autant que cela, et elle ne nous en a jamais parlé ? Et nous ne la connaissons pas ? . . .

Est-ce que par hasard la grande chaleur d'aujourd'hui ne t'aurait pas un peu....

Il fit avec sa main restée libre un geste significatif au-dessus de son front.

—Non, répondit la comtesse d'une voix très grave ; pendant notre séjour en Amérique, Pascal a couru un grand danger, un danger de mort....

Le mari de madame l'a sauvé, et il l'a sauvé en lui donnant sa propre vie.

Alors Abeille a fait sa soue de la veuve qu'il laissait derrière lui, tandis que ses enfants devenaient les siens, et ceux de Pascal.

Rolland ne riait plus et de grosses larmes coulaient de ses yeux droits et profonds.

Il s'inclina devant Mme Escaméla, et la tête baissée il lui dit :

—Ma mère a dû vous dire déjà, madame, quels liens nous unissaient à M. de Gesdres et à sa femme. Voulez-vous nous donner un peu de la sympathie que vous éprouvez pour eux ?

Lise tendit ses mains.

A ce moment, Rolland vit distinctement ses traits, et éprouva une telle commotion qu'il crut que son cœur allait bondir hors de sa poitrine.

Germaine s'aperçut de son émotion, et l'attribuant au souvenir de Monette, elle lui dit avec un sourire très doux :

—Je vois que tu reconnais madame. Oui c'est elle que nous avons rencontrée il y a quelques jours dans la montagne, à l'Hospice de Luchon, la mère de cette petite fée qui rêvait sous les arbres.

Elle est en bas, au jardin, cette jolie personne, avec Marguerite qui l'aime comme une sœur, et son frère Antoniet, un artiste qui sera ton ami. Va faire connaissance avec lui, mon Rolland, va !....

Elle lui mit les deux mains sur les épaules, et en le regardant bien, les yeux dans les yeux, elle ajouta :

—Va, mon fils bien-aimé, toute mon âme est avec toi !....

Avec quels battements de cœur Rolland parcourut le grand escalier et l'immense corridor du bas, où tout enfant il avait tant poursuivi Marguerite, et tant joué avec elle !....

Enfin il arriva derrière la porte vitrée qui séparait le vestibule du jardin ; et comme il sentait ses jambes mollir et une sueur froide perler sur ses cheveux, il s'arrêta un instant pour reprendre possession de lui-même.

Ainsi il allait la retrouver, cette petite apparition de la montagne, qu'il ne croyait jamais plus rencontrer....

Et c'était comme une des plus intimes amies de la maison que le hasard de la vie la lui faisait revoir, dans la famille de Gesdres ?.....

Ses artères battant comme des marteaux de forge, il regarda par la grande verrière entrouverte.

Devant la porte, un immense tapis vert, coupé de corbeilles de fleurs, était entouré d'une allée circulaire.

Juste vis-à-vis la porte, de l'autre côté du gazon, des arbres séculaires, respectés et entretenus avec un très grand soin, formaient une sorte de parc, au fond duquel une vieille statue de Diane, retrouvée dans des fouilles faites en Grèce, se dressait adorablement pure et belle, dans sa blancheur marmoréenne.

Au dessous de la statue, sous l'ombre des grands arbres, il y avait des bancs et quelques fauteuils de jonc.

Les trois jeunes gens étaient là, Monette silencieuse traçait du bout de son ombrelle des hiéroglyphes sur le sable ; Marguerite causait avec une gaieté exubérante que ne lui connaissait pas Rolland ; quant à Toniet, ce fils adoptif de Lise dont Antignac lui avait tant parlé, il était devant Mlle de Gesdres dans une posture d'adoration qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments.

Rolland sourit ; une grande paix entra en lui, et il se sentit tout de suite disposé à aimer comme un frère ce grand garçon de si fière tournure, et dont les grands yeux naïfs lui plurent aussitôt.

C'est que l'amour, l'amour vrai et infini tel que Rolland avec son caractère sûr et profond était capable de le ressentir, n'est pas seulement d'espérances et de joies.

Il n'aussi des heures d'angoisses et de doute.

Et plus d'une fois, depuis qu'Antignac lui avait raconté l'adoption touchante d'Antoniet par les Escaméla, Rolland s'était dit :

— Ah ! pourvu que ce ne soit pas son image à lui qui se soit déjà gravée dans le cœur de Monette ? . . .

Ils ont grandi ensemble, et comme ils ne sont pas frère et sœur, est-ce que peu à peu leur affection de tout petits ne s'est pas transformée en un sentiment plus tendre ?

Cette idée l'avait énormément fait souffrir dans ces derniers jours, alors même qu'il ne croyait jamais revoir Monette . . .

Et maintenant, voilà que du premier coup d'œil, au visage indifférent de la fillette, à la joie expansive de Marguerite, aux traits expansifs d'Antoniet, tous ses doutes étaient levés, et il se sentait heureux, oh ! heureux . . .

Pris subitement d'un grand courage, il poussa la porte et entra . . .

Au bruit qu'il fit, Marguerite se retourna et poussa une exclamation.

Mais Rolland n'entendit rien, il ne vit rien . . .

Ses oreilles ne percurent pas plus la voix de Marguerite, criant : — Voilà Rolland, mon cher Rolland, mon ami d'enfance ! . . . qu'il ne vit l'expression vraiment attendrie de la jeune fille voulant le présenter à ses nouveaux amis . . .

Non, il ne comprit, n'entrevit, ne sentit qu'une chose : c'est que Monette, à sa vue, s'était subitement redressée, et ses joues s'étaient aussitôt couvertes d'un nuage pourpre ; mais ce nuage lentement s'était effacé pour faire place à une pâleur de cire, tandis qu'elle le regardait avec des yeux si heureux et si doux que Rolland ne fut plus capable de trouver une seule parole à lui adresser.

Marguerite, heureusement, était là ; Marguerite, avec sa verve endiablée et son gentil bavardage, auquel il fallait pour l'arrêter des émotions de premier ordre.

— Arrive vite, mon ami Rolland, lui dit elle, que je te présente à Mlle Monette Escamela et son frère Antoniet, déjà le meilleur élève dût célèbre Mathelin . . . Tu sais, celui qui est de Toulouse, lui aussi, Saperlotte ! . . .

Maman a déjà décidé que tu serais le meilleur ami d'Antoniet, et que tu le guiderais dans la grande Babylone moderne, en préservant ses pas inexpérimentés des pièges et des abîmes que toi, parait-il, tu connais ! . . .

Rolland s'était enfin ressaisi, et tandis qu'il regardait Monette avec cette même expression de visage qu'il avait laissé un ineffaçable souvenir dans le cœur de la fillette, il saisit, en se redressant, les mains ouvertes qu'Antoniet lui tendait :

— Je ne demande pas mieux que d'être votre camarade, monsieur, dit-il, mais je ne suis pas un gai compagnon, et j'ai un triste caractère, plutôt mélancolique, n'aimant pas beaucoup les lieux où l'on fait la fête . . .

Je dois même vous confesser que je les ai toujours fuis comme la peste.

Alors je ne saurais guère vous les montrer ! . . .

— Oh ! je ne les aime pas non plus, dit vivement Antoniet, et ce n'est pas dans ces endroits-là que j'ai envie d'aller . . . plutôt dans les musées . . .

Cela, par exemple, me ferait légèrement tourner la tête, j'en conviens.

— Je les aime aussi, dit Rolland, et j'adore l'art dans toutes ses manifestations.

Nous irons voir ensemble toutes ces admirables choses, et ce me sera une bien grande joie, dont vous serez cause, car je vous avoue que quoique né à Paris et élève moi aussi de Mathelin, je ne connais pas nos richesses artistiques comme je devrais le faire.

Marguerite intervint.

— Rolland ne vous dira pas pourquoi il ne les connaît pas, dit-elle ; mais moi je vais parler pour lui.

— Marguerite, que tu es bavarde ! . . . glissa doucement Rolland.

— Ecoute, lui dit-elle, j'ai été élevée avec toi, et je t'adore . . .

Devant le tressaillement douloureux d'Antoniet, elle se reprit aussitôt et ajouta :

— Jamais sœur n'aima plus ardemment son frère que je t'aime ; et je veux dire à mes deux amis ce que tu vaux.

Si Rolland, continua-t-elle, n'est pas allé visiter les musées et les théâtres, et tous les lieux qu'adorent d'ordinaire les jeunes gens de son âge, c'est qu'il a consacré sa jeunesse à une tâche admirable, et pour laquelle il n'a eu ni défaillance, ni découragement.

— Mon Dieu, Marguerite, tu parles en des termes bien pompeux de la chose la plus naturelle du monde . . . interrompit encore Rolland, très gêné.

— Possible, mais n'empêche que ta conduite a été le dévouement même . . .

En effet sa mère adoptive, la comtesse de Villamblard-Mussidan, que vous avez vue tout à l'heure, a été la plus malheureuse des femmes.

Mariée à un misérable, elle a eu une petite fille qu'on lui a certifié être morte en naissant, mais qui, paraît-il, lui aurait été volée.

Monette, en levant ses grands yeux, s'écria naïvement :

— Volée ! . . . Est-ce possible ? . . .

Oh ! la pauvre femme ! . . . Mais elle la retrouvera, sa fille ! . . . Est-ce qu'aujourd'hui tous les enfants perdus ne se retrouvent pas ? . . .

— On l'espère, mais jusqu'ici toutes les démarches n'ont pas abouti, et cependant père s'en est mêlé.

Mais enfin Rolland a passé toute sa jeunesse à aimer, à consoler sa mère adoptive . . .

Il ne l'a jamais quittée, à part les heures que lui ont demandées ses classes et ses écoles, et depuis qu'il n'étudie plus, il l'accompagne partout et se consacre tout entier à elle . . .

Voilà pourquoi mon ami Rolland ne connaît pas les musées.

Deux larmes coulèrent des yeux d'azur de Monette, et spontanément, avec sa jolie physionomie subitement grave et recueillie, elle dit, en extase, elle aussi :

— Ça c'est très beau ! . . .

Rolland, qui la regardait, tressaillit.

Est-ce qu'il devenait fou ? . . .

Dans ce visage d'enfant, d'ordinaire naïf, insouciant et gai, comme la jeunesse elle-même, il venait tout à coup, avec l'expression grave et pensive qu'avait eue Monette au récit de son dévouement, de retrouver la même expression, le même regard, qu'avait celle qu'il adorait, sa mère adoptive !

Un monde de réflexions et de pensées monta alors à son cerveau, et gonfla son cœur.

Malgré lui, il repensa au vieux chien, à son enquête dans la montagne, aux confidences d'Antignac !

— Mais alors, Pierre ou Mathieu, — puisque dans sa conviction les deux noms se rapportaient à la même personne, le valet de chambre de Grégoire de Mussidan, enfin, n'aurait pas porté ailleurs la pauvre petite Blanche, c'était chez son neveu, Jean-Marie Escaméla, qu'il l'avait laissée, en même temps que Marquis ? . . .

Et cependant, ce n'était pas possible, cela, puisque Antignac avait certifié à Rolland, avec un accent où le mensonge ni l'exagération ne pouvait se glisser, que Monette était bien la fille de Lise, que cette dernière l'avait portée dans ses flancs, et mise au monde, au vu et au su de la contrée tout entière !

— Allons, se dit Rolland, je divague. Et j'aime tellement ma chère sainte petite maman que je crois revoir partout quelque chose d'elle !

Cette idée, vint tout à coup, l'impressionna.

— C'est bien cela, pensa-t-il en regardant de nouveau Monette qui avait repris son visage et sa physionomie ordinaires, j'aime cette enfant, je l'aime de toutes les forces de mon cœur.

Un aimant irrésistible, — l'amour sans doute, — attire invinciblement vers elle, je voudrais m'agenouiller à ses pieds et passer ma vie à lui dire que je l'aime ! . . . Alors, je lui prête des traits, de l'expression, plus tard, certainement aussi du caractère de celle qui représente pour moi la perfection humaine, morale et physique ! . . .

Marguerite continuait à chanter ses louanges sur tous les tons.

Malgré ces réflexions qui subitement avaient apaisé Rolland, il dit toutefois à Antoniet, et à brûle-pourpoint :

— Avez-vous toujours le vieux chien que nous avons vu chez vous, dans l'auberge, on bien l'avez-vous laissé là-bas ? . . .

— Grillon ? Oh ! nous l'avons amené avec nous. Pour rien, nous ne nous en fussions séparés. C'est notre premier ami, surtout à Monette avec laquelle il a grandi !

Il fût certainement mort de la quitter !

La fillette, très convaincue, dit :

— Et moi, qu'aurais-je fait sans lui ? . . . Une bête si bonne, qui m'aime tant ! . . .

— Je me souviens, dit Rolland, de toutes les gentilleses qu'il nous a adressées, là-bas, à maman et à moi. Je crois même qu'il a ri.

— Et il a fallu joliment qu'il ait deviné que nous devions devenir amis, car ce rire-là il ne le prodigue pas, il le garde même pour les très grandes occasions ! . . .

— Aussi, mademoiselle, Grillon n'a pas perdu son temps.

Il m'a tout à fait séduit, et j'ai gardé de ma dernière rencontre avec lui un goût singulier de revenez-y.

— Oh ! j'espère bien que vous ne résisterez pas à ce goût-là, que vous viendrez voir le chien à la maison, s'écria Antoniet. Mme de Gesdres m'a organisé un atelier qui est un paradis. Il faut que vous examiniez également mes essais, et que vous me disiez si vous croyez vraiment, vous aussi, que j'ai le feu sacré ! . . .

Rolland sourit.

— Oh ! le feu sacré ! dit-il, je n'ai qu'à voir vos yeux pour être sûr que vous en êtes plein. Mais je viens, n'avez garde, je viendrai avec Marguerite ou tout seul ! . . .

Il parut hésiter et ajouta :

— A condition, cependant, que Mlle Monette m'invite aussi.

Une nouvelle tombée de pourpre envahit les traits purs de la jeune fille, et avec une grande naïveté elle répondit :

— Est-ce que vous n'êtes pas toujours invité chez nous, monsieur Rolland ?

Le dîner très familial fut simple et gai. Pour la première fois de sa vie, depuis que ce maudit mariage avait été accompli, Germaine se trouvait heureuse, avec une immense paix qui lui descendait dans l'âme.

Le babillage de Marguerite, auquel répondait maintenant celui de Monette, la conversation plus sérieuse de Rolland et d'Antoniet, tout cela mettait dans l'air une note de gai bonheur ; tout cela donnait au grand hôtel de Gesdres, un peu austère, avec ses plafonds élevés et son mobilier d'un autre âge, un véritable aspect de volière, dans laquelle le plus beau des oiseaux des îles chanteurs et babillards eussent pris leurs ébats.

La tristesse de Lise, et celle tout aussi profonde de Germaine s'en allaient, devant ces éclats de rire, ces jolies histoires faites de rien, ces projets d'avenir, ces joies et ces réparties, comme en laissent échapper seulement les lèvres de ceux qui ont vingt ans.

Le soir dans la voiture qui les reconduisait à l'hôtel du Ranelagh, Germaine entoura de ses bras la tête de Rolland.

— N'as-tu rien à me dire ? lui demanda-t-elle de son accent le plus tendre et le plus maternel.

— Puisque j'ai commencé mes confidences, petite maman chérie, il faut bien que je les continue, n'est-ce pas ?

Puis tout à coup :

— Avoue, lui dit-il, que le hasard a de singulières surprises

— Pourquoi ?

— Parce que certainement la dernière des choses à laquelle je m'attendais, c'était de rencontrer dans la famille de Gesdres cette enfant qui m'avait fait dans la montagne une si singulière, si profonde impression !

— Est-ce qu'elle a continué, cette impression-là ?

Avec un grand battement de cœur, Rolland répondit :

— Oh ! oui, et plus que continué, elle s'est encore approfondie je crois !

— Ah ! fit Germaine pensive.

Et comme l'exclamation ne paraissait pas naturelle au jeune homme, il dit à sa mère adoptive :

— Je t'ai ouvert mon cœur.

Jusqu'ici, je n'avais pas encore aimé ; mais maintenant au contraire il me semble que l'affection que j'éprouve est bien de l'amour ; l'amour impérieux et jaloux qui ne fera que grandir et décupler avec les années écoulées. . . . Non seulement cette enfant est jolie comme un ange, non seulement en elle physiquement tout me charme et me plaît ; mais la moindre de ses paroles me ravit et me montre une petite âme simple et loyale, avec une élévation de principes et de sentiments qui me va droit au cœur.

Et puis, je ne sais par quel bizarre phénomène, sa voix a des inflexions qui me relient jusqu'aux entrailles, pendant que le regard de ses yeux bleus, et le moindre jeu de sa physionomie me font battre le cœur, comme si j'allais étouffer.

Où, j'y aime. Je crois que passer ma vie auprès d'elle est la seule chose qui puisse me donner le bonheur complet. Cependant, si cette idée de me voir marié avec cette enfant ne t'allait pas, te froissait, ou te contrariait en quoi que ce soit, dis-le, maman, et avant que j'aie laissé comprendre à Monette Escaméda ce qu'elle est, ce qu'elle peut devenir pour moi, je serai arrivé à renfermer pour toujours en moi-même ce sentiment qui t'aurait déplu !

Vivement, Germaine mit sa main sur la bouche de Rolland,

— Tais-toi, lui dit-elle je ne veux et ne voudrai que ton bonheur. Loin de me déplaire cette enfant me charme, moi aussi, d'une extraordinaire façon.

Le premier mot que je t'ai dit en la voyant dans la montagne a été celui-ci : Ma Blanche aurait cet âge !... Et tout aujourd'hui, en l'entendant parler, en la voyant si gracieuse, si gaie, si gentille autour de sa mère et de nous tous, je me suis figuré notre grande maison déserte animée par une fillette semblable à elle, qui lui ressemblerait exactement, et dont les mêmes inflexions de voix retentiraient autour de moi, pour moi !

C'est un rêve, je le sais bien ; mais un rêve auquel cette enfant si jolie vient de donner un corps toute cette après-midi. Tout cela, pour te dire à quel point elle me plaît et te attire. Je trouve comme toi, que tout en elle est droit, loyal et bon. . . .

La différence du niveau social ? . . . Ah ! je t'assure, Rolland, que je n'y pense guère ! . . .

Du reste, Mme Escaméla, fille d'un capitaine de douanes et appartenant de naissance à l'une des meilleures familles de Luchon, l'a élevée avec une très grande intelligence, et dans n'importe quelle situation de la vie, Monette ne détonnera pas, j'en suis sûre.

Quant à la fortune, tu es assez riche pour prendre une femme qui ne t'apportera que sa grâce et sa beauté, à condition qu'elle soit honnête, et qu'elle te plaise.

Rolland, à son tour, ferma la bouche de Germaine.

— Je t'ai souvent dit, lui répondit-il, quelle était mon intention à l'endroit de ta fortune, mais une intention formelle, tu n'entends. Ta fortune appartient tout entière à ta fille, et le jour où tu la retrouveras, je veux qu'il ne lui en manque pas un atome.

Tu m'as élevé, tu m'as aimé comme un fils, depuis le jour où tu m'as recueilli après l'enlèvement de ma mère ; tu m'as adopté avec une grandeur d'âme que j'ai sentie peu à peu, et surtout aujourd'hui, car j'ai mesuré ta noblesse et ta valeur à cette idée que ma mère était ta rivale ! . . . Après cela, tu t'es consacré à moi, tu as fait de moi ce que je suis aujourd'hui : c'est-à-dire un homme en état de gagner sa vie.

Cela me suffit, crois-le, ma bien aimée : maman ; et de tes trésors et de tes richesses je ne veux rien, rien, que ce que tu m'as déjà donné, c'est-à-dire ton cœur ! . . .

Le jour où Monette m'aimera tout à fait, et où tu m'auras permis de la traiter en fiancée, elle pensera comme moi, j'en suis certain !

Du reste, elle me paraît avoir des goûts très modestes, et le petit avoir qu'elle aura de chez elle, avec celui que j'ai, moi, que mon grand père Paulin Bargemon m'a si singulièrement augmenté, tout cela et au delà, me permettra de monter quelque affaire industrielle et de gagner, comme l'avait fait papa Lucien, ce qu'il faudra à la famille que je veux me créer. . . .

— De tout temps, dit Germaine, je t'ai destiné la moitié de ce que je possédais.

Il faut me traiter tout à fait en mère, Rolland, puisque tu dis avoir les sentiments d'un fils, et ne pas me refuser,

— Et je te refuse cependant, parce que les droits de ta fille, et surtout de ta fille absente sont sacrés ! . . . Parce que je ne veux pas que dans mon ardent amour pour toi, où il n'y a que de l'or pur, il puisse se glisser un atome de métal étranger.

Mais nous reparlerons de ces choses-là plus tard ; pour le moment je veux que tu finisses de m'expliquer la réticence qu'il y a en toi contre Monette, car il y en a une.

Avec une grande spontanéité et une ardeur qu'elle n'avait jamais en apparence, Germaine s'écria :

— Une réticence contre Monette, moi ? Ah ! Dieu, non ! . . . Il n'y en a pas, mais à un garçon tel que toi je peux bien ouvrir mon cœur, et dire tout ce que je pense.

— Je t'en prie,

— Oui, oui, n'aie pas peur, tu sauras tout.

Abeille et moi, nous avons formé le projet toute notre vie d'unir nos enfans si nous en avions. Depuis que je t'ai adopté, tu as été considéré par elle et par moi comme mon fils, c'est-à-dire comme le futur mari de Marguerite.

M. de Gesdres en s'occupant de toi, essayait également à former son futur gendre suivant ses aspirations et ses désirs. L'intimité dans laquelle nous vous avons fait vivre, Marguerite et toi, n'a été destinée qu'à amener plus vite ce résultat que nous voulions de toutes nos forces.

— Vous n'y avez pas réussi, dit Rolland avec un sourire. Vous avez fait de Marguerite et de moi un frère et une sœur s'adorant autant qu'un frère et une sœur peuvent s'adorer ; mais n'ayant l'un pour l'autre rien de la tendresse ardente de deux fiancés, et encore moins de deux amoureux.

Est ce bien vrai ? . . . Car je te l'avoue, ma réticence est celle-ci : Je te veux heureux et donnerais ma vie pour que tu le sois. . . . Mais je ne veux pas que Marguerite, la fille

de cette Abeille qui a été tout pour moi, — tu le sais mieux que personne, — souffre jamais par notre faute ! . . .

— Me comprends-tu ? . . .

— Si je te comprends ! Est-ce que mes idées ne sont pas les tiennes, venues à ton contact, par tes exemples et tes conseils ? . . . Tu dis que je suis ton fils ! . . . Oh ! oui, pour tout cela, je le suis vraiment et je le sens ! . . .

Mais rassure-toi, non seulement Marguerite ne m'aime pas comme tu le penses, mais je crois même que la place est prise ! . . .

— Que veux-tu dire ? . . .

— Je ne voudrais trahir le secret de personne, et je ne voudrais surtout pas que M. et Mme de Gesdres appriussent par d'autres, fut-ce par toi, le mystère que leur fille seule doit leur dévoiler.

— Tu peux parler, ja saurai me taire.

— Même avec Abeille ? . . .

— Même avec Abeille ! . . .

— Eh bien ! voici ce que je crois : Marguerite aime Antoniet.

— Antoniet Escaméla ! . . .

— Lui-même ! . . .

— Ce n'est pas possible . . . un pauvre petit guide de montagne ! . . .

— Un guide qui est un artiste de premier ordre, avec des enthousiasmes, une passion extraordinaire, faite pour échauffer un marbre ; or Marguerite n'est pas un marbre ! . . .

Elle a vécu pendant plusieurs semaines dans une intimité complète avec Monette et Antoniet. Le père de ces enfants est mort d'une manière sublime, en essayant de sauver M. de Gesdres . . . et il l'a sauvé ! . . . Tante Abeille, avec la passion qu'elle apporte à tout ce qui touche à ceux qu'elle aime, répétait sur tous les tons à Mme Escaméla qu'elle était sa sœur, et que désormais ils ne feraient tous qu'une seule famille . . .

Est-il étonnant que Marguerite au contact de cet enthousiasme, de cette ardeur, se soit électrisée elle-même, et qu'elle se soit montée la tête pour ce garçon qui est superbe, sur mon âme ; l'as-tu bien regardé, maman ? . . .

— Oui, dit Germaine, il est extrêmement sympathique.

— Et beau garçon ? . . . Et ce visage intelligent avec son grand front magnifique, au-dessus de ses yeux d'enfant, si naïfs et si doux ! Et ce fin profil basque, aussi pur que le profil d'un Arabe du désert ? . . . Et bon, avec cela ! . . .

Et artiste ! . . . et intelligent ! . . . Et si tu le voyais en extase devant Margot, sans songer même à la cacher, cette adoration ! . . .

Germaine sourit de l'ardeur de Rolland.

— Oh ! tout cela, dit-elle, je le crois, d'abord parce que tu le dis, ensuite parce que cela est bien dans l'ordre des choses possibles. Mais la question n'est pas tout à fait là-dessus. Elle, Marguerite, partage-t-elle ce rêve et cet enthousiasme ? . . .

— Ah ! je t'en réponds.

— Te l'aurait-elle dit ? . . .

— Non, je l'ai vu.

— Racontes-le-moi, ce que tu as vu.

— Volontier.

Aujourd'hui, à mon arrivée, je l'ai trouvée tout électrisée, toute vibrante dans un état d'enthousiasme et de passion comme je ne l'avais jamais vue.

Alors, elle m'a tout de suite présenté à ses amis, avec une chaleur extraordinaire, puis dans le courant de la conversation, elle dit : " Ecoute, Rolland, j'ai été élevée avec toi, et je t'adore ! . . . " A ce mot, le pauvre Antoniet a tellement pâli, il a eu une telle impression de chien qu'on étrangle, qu'il m'a fait pitié. Mais Marguerite a vu également cette impression malheureuse, et tout aussitôt, avec une grâce charmante elle a ajouté :

" Autant qu'une sœur peut adorer un frère ! . . . "

— Elle a dit cela ! demanda Germaine enchantée.

— Oui, mot à mot ; et Escaméla a rayonné . . . oh ! il fallait voir ! . . .

— Sais-tu, Rolland, que tu es un bien fin diplomate ; tu devrais essayer d'entrer au quai d'Orsay ! . . .

— O maman ! . . . si les incidents diplomatiques n'étaient pas plus difficiles à deviner que l'impression de ces deux chers visages, si naïfs et si honnêtes, nos diplomates ne ferraient pas tant de gaffes . . . Mais rassure-toi, je n'ai pas de dispositions pour la diplo-

matie ; ingénieur je suis, et ingénieur je veux rester, en gagnant autant d'argent que mon oncle en a gagné lui-même.

— Cupide alors ? . . .

— Oui, très cupide.

Il l'entoura de ses bras et ajouta :

— Fout que notre chère petite Blanche, lorsqu'elle reviendra, ne puisse jamais suspecter mon affection pour toi ! . . .

— Enjôleur ! va ! dit Germaine. Je sais bien que tu arriveras toujours à me faire faire tout ce que tu voudras. Mais ce n'est pas tout ça : Je veux, *je veux*, entends-tu, que toute ma responsabilité soit dégagee vis-à-vis d'Abeille dans cette affaire-là.

Après, tu seras libre, pas avant.

— C'est entendu, maman, et à la plus prochaine occasion je mettrai Margot sur ce chapitre . . . Oh ! n'aie pas peur, elle sera la première à me bénir de ne pas donner dans les projets que vous aviez toutes les deux si imprudemment conçus, en dehors de nous, Abeille et toi ! . . . Quant à mon oncle Pascal, il est très bon et m'aime beaucoup, je crois ; mais sois possible, mademoiselle sa fille est encore un plus fin diplomate que moi ; elle se chargera bien de lui faire comprendre qu'être Mme Escancla vaut mille fois mieux pour eux tous, et à tous les points de vue que de devenir Mme Rolland Bargemon ! . . .

— Tout cela est très bien, mon cher petit, mais je m'en rapporte à toi pour faire ces choses-là avec autant de cœur et de correction que le demande notre situation particulière vis-à-vis de la famille de Gesdres, n'est-ce pas ? . . .

— Sois tranquille, tu seras obéie ! . . .

III

DEUX AMOURS

Cependant à mesure qu'il voyait davantage Monette chez la marquise de Gesdres, Rolland était de plus en plus tourmenté par l'expression qu'avaient quelquefois ces jolis yeux de pervenches fleuries . . .

Mais comme Monette aimait extraordinairement Germaine ; qu'il était évident, aux regards les moins prévenus, que la fillette éprouvait pour la comtesse une irrésistible sympathie, — une sympathie qui à chaque instant la portait à frôler Germaine, à s'emparer de ses mains, même à l'embrasser quand Lise n'était pas là, — cette expression prise, était sans doute le fait d'une imitation inconsciente.

Et Rolland se disait :

— Elle adore tellement maman, elle la trouve si belle, et elle le dit si naïvement, que Monette bien sûr, malgré elle, garde de sa physionomie et de ses expressions de regards ! . . .

Et sans pouvoir conserver aucun doute sur la maternité de Lise, il était cependant extrêmement préoccupé par l'idée de revoir le vieux chien, de chercher à savoir d'une façon certaine et irréfutable si la pensée qui l'obsédait et le tourmentait était strictement vraie : c'est à dire si Grillon était marquis.

Déjà Antoniet était venu plusieurs fois à l'hôtel du Ranelagh ; son attrait pour Rolland devenait une véritable amitié, que le fils adoptif de Germaine lui rendait de tout cœur.

Il semblait aux deux jeunes gens qu'ils s'étaient toujours connus, toujours aimés.

Rolland, avec sa finesse si grande, était déjà arrivé à retourner Antoniet en tous sens ; et certainement pour lui, Monette était bien la cousine d'Antoniet, la fille légitime et réelle de Jean-Marie Escancla et de Lise Ferras, sans aucun doute à cet égard.

Cu jour, Rolland finit par céder aux ardentes sollicitations d'Antoniet, et il alla visiter le fameux atelier. Ce n'était jamais sans un grand battement de cœur, que Lise se trouvait vis-à-vis de ce garçon aux yeux extraordinaires, qui lui avait fait éprouver dans la montagne une si grande terreur, et qu'elle ne pouvait sans regarder sans trembler, malgré l'irrésistible affection qu'elle commençait cependant à éprouver pour lui.

— Si jamais quelqu'un me la reprend, ma pauvre petite Monette, se disait-elle avec une douleur capable de la rendre folle, ce sera lui, rien que lui ! . . .

Et néanmoins, si grande était la droiture de Rolland, si doux et si bon son caractère, que Lise peu à peu s'habitua à lui, l'aima, et même, fut heureuse de son intimité avec Antoniet. Abeille n'avait pas besoin de le lui dire ; grâce à son tact extraordinaire, elle

comprenait bien quel ami sûr Antoniet, avec sa fougue d'artiste, trouvait dans le sérieux et honnête Rolland.

N'était-ce pas lui, avec l'empire qu'il prenait sur son fils adoptif, qui éviterait au jeune peintre les mauvaises connaissances ?... Lui qui pouvait éloigner les pièges, si funestes à un garçon de vingt ans, tout neuf, sans expérience, n'ayant presque jamais mis les pieds dans une grande ville, et qui avait l'imagination ardente du jeune Escaméla ?.....

Et peu à peu, les visites de Rolland, d'abord fort discrètes, à la rue d'Assas, devinrent plus fréquentes. Puis, s'autorisant de l'intimité dans laquelle il vivait avec son frère, Rolland se permit d'emporter de temps en temps à Monette des riens qui la ravissaient.

C'était des bouquets de violettes d'un sou, un dé pour travailler, un collier pour promener Grillon dans le Luxembourg, une longue laisse très souple et très élégante, qui permettait au vieux chien d'aller très loin, sans encourir l'irascibilité des agents de police ou des gardiens du jardin.

Des objets de plus grande valeur, il n'avait encore osé en donner aucun ; mais la grâce touchante et respectueuse avec laquelle il offrait ces minuties à la fillette, le respect infini dont il l'entourait, tout cela allait droit au cœur simple et doux de Monette, et finissait de la conquérir à tout jamais à Rolland.

Un jour, Bargemon était arrivé de bonne heure.

Lise et Monette achevaient de s'apprêter pour aller passer l'après-midi à l'hôtel de Gesdres, où elles étaient attendues ; Antoniet était remonté à la hâte dans son atelier cher cher quelque chose qu'il avait oublié, et il avait laissé Rolland tout seul au jardin.

Dans un gai rayon de soleil, derrière le massif des plus grands arbres, Grillon, étendu au milieu d'une allée, chauffait ses pauvres vieux membres au soleil....

Rolland le vit, et avec un grand battement de cœur, il se dit tout à coup :

— Ah ! une partie du mystère au moins va être éclaircie grâce à toi, ma bonne bête !... Je vais bien savoir, moi, si tu es Marquis, oui ou non !....

Il regarda soigneusement autour de lui ; il était seul.... bien seul....

Des buissons énormes de lauriers thym et d'arbusiers formaient une ombre impénétrable, au milieu de laquelle nul regard ne pouvait pénétrer.

Toutes les fenêtres de la maison étaient cachées par les arbres, et de là, on ne pouvait pas être vu.

En rampant, Rolland s'approcha.

Il s'étendit par terre, à plat ventre, comme lorsqu'il était gamin, et doucement, avec une voix très calme, il murmura :

— Quiquis !.... mon Quiquis !....

Aussitôt Grillon tourna la tête, le regarda de ses yeux presque humains, releva les lèvres en ce rictus si particulier qui lui était propre, et se redressant sur ses pauvres vieilles pattes presque ankylosées, il alla prodiguer à Rolland toujours étendu par terre, des caresses folles.

Rolland le prit dans ses bras.

— Ah ! dit-il, qu'on me dise à présent que tu n'es pas Marquis !.... C'est égal, mon pauvre vieux, je te réserve encore une autre surprise, une surprise qui finira par lever tous mes doutes ?....

Mais, vois-tu, si tu étais un brave garçon de chien, capable de faire du bien, et rien que du bien, comme on le dit de tous ceux de ta race, tu prendrais le chemin sous tes pieds et tu m'amènerais où est la fille de maman Mémaine !....

Ca, vois tu, ce serait une fameuse bonne action ?.... Car tu le sais, toi, Mathieu a dû te dire à qui il la confiait notre pauvre petite Blanche !....

Décidément, ainsi que chez les enfants, les impressions de vieillards ne sont pas persistantes ; le chien s'était étendu de nouveau dans son rayon de soleil, et maintenant, les yeux clos, il poussait de grands soupirs de satisfaction comme quelqu'un d'extrêmement heureux ; de temps en temps, à la voix de Rolland, qu'il entendait encore parler tout à côté de lui, il remuait sa queue, étendue sur le sable de l'allée, mais c'était tout.

Subitement, comme le jeune homme prononçait le nom de *Blanche*, le chien se redressa, poussa un petit hurlement de joie et s'élança. Obéissait-il à la supplication de Rolland et allait-il en effet le conduire vers celle que cherchait et pleurait Germaine ?....

Cette supposition folle traversa un instant l'esprit de Bargemon, qui se leva comme le chien, et le suivit.

Mais au détour de l'allée, tandis que la pauvre bête aboyait plus fort, le cœur de Rol-

land se mit à battre violemment dans sa poitrine ; on effût, il se trouvait en présence de Monette, de Monette fraîche comme une rose de mai, avec ses magnifiques yeux d'azur, rieurs et troublants, sous l'ombre adorable de son grand chapeau de paille noire.

— Eh bien ! monsieur Rolland, ne vous êtes-vous pas trop ennuyé loin de moi, tout seul, sans Antoniet qui cherche je ne sais pas quoi là-haut ?... lui demanda-t-elle avec le sourire si heureux qu'elle avait chaque fois qu'elle le voyait.

— Loin de vous, mademoiselle, je m'ennuie toujours, répondit Rolland ; et cependant je n'étais pas seul, comme vous paraissez le croire.

— Pas seul ?... Est-ce qu'Antoniet serait descendu ?...

— Non, mais Grillon me tenait compagnie.

Grillon, qui me racontait je ne sais quelle histoire, peut-être des plus drôles, car il riait à gueule que veux-tu, en me montrant toutes ses pauvres vieilles dents !

— C'est étonnant comme Grillon vous a adopté ! Vous savez bien qu'a part moi, maintenant, il ne rit plus avec personne qu'avec vous....

— Ça a tant d'instinct, les chiens !...

Elle ouvrit la bouche pour demander :

— Quel instinct a donc Grillon ?...

Mais le visage subitement attendri et très grave de Rolland l'impressionna tellement qu'elle rougit, sentit son cœur à elle prêt à s'élançer de sa poitrine, et sans un mot mais avec un regard très doux, à l'adresse de Bargemon, elle se dirigea vers la maison où elle entendait Lise l'appeler.

Bientôt les cours que suivaient Marguerite et Monette fermèrent ; car les grandes vacances étaient arrivées. Mathelin était parti pour aller se retremper dans son pays natal ; et Antoniet avait dû s'abstenir d'aller chez lui.

M. de Gesdres, de son côté, était extrêmement fatigué des dernières expériences qu'il avait faites dans son laboratoire ; Abeille n'était pas contente, elle trouvait que, depuis la catastrophe de la Sauvegarde, Pascal était touché et ne se remettait pas.

— Il faut aller à Gesdres respirer l'air de la Gascogne, lui dit-elle un jour, je suis persuadée qu'avec cela ta fatigue et ta pâleur s'en iront.

— Laisser Lise seule, dans ce grand Paris où nous venons à peine de l'installer ! dit Pascal. Ce n'est pas possible, elle serait très malheureuse et s'ennuierait au point de prendre sa nouvelle existence en dégoût. Or, pour l'avenir de son fils, il ne le faut pas.

— Il y a une manière bien simple de tourner cette difficulté, dit Abeille : emmenons-tous avec nous.

— Elle ne le voudra pas ; elle est si discrète !...

— Oh ! avec cet argument de la santé, et de ce que tu viens de me dire, je me charge bien de la décider. Veux-tu que j'essaye ?...

— Certainement, je ne demande pas mieux que d'aller vivre dans nos bois et dans nos landes. Je suis bien sûr que là-bas, en effet, ces germes d'anémie qui t'effraient disparaîtront tout à fait.

La marquise fut rapidement décidée. Elle sonna.

Un valet de chambre arriva presque aussitôt.

— Veuillez aller jusque chez Mme Escaméla la prier de venir tout de suite avec son fils et sa fille, dit-elle. J'ai à lui parler. Le domestique disparut. Il eut vite traversé le Luxembourg. Chaque fois qu'il s'agissait d'aller à l'hôtel de Gesdres, les enfants de Lise étaient enchantés l'un et l'autre.

Cependant ce jour-là, Monette, qui attendait Rolland, fit une petite grimace ; mais elle pensa bien que le fils adoptif de Germaine la rejoindrait là-bas, et Lise n'avait pas fini d'attacher son voile que Monette était prête, même gantée. Quant à Antoniet, c'était toujours lui, on le comprend, le premier parti.

Il n'y avait pas dix minutes que toute la famille s'en était allée rue de Vaugirard par le grand jardin du Luxembourg lorsque Bargemon arriva.

— Ah ! monsieur, lui dit Véronique, vous ne les manquez pas de beaucoup ; mais ils sont tous partis chez Mme la marquise, qui vient de les envoyer chercher.

Grillon, qui avait retrouvé pour le jeune homme son ancien amour d'autre fois, était venu faire fête à Rolland, dès qu'il l'avait entendu.

Le jeune homme se pencha vers le chien.

— Et toi, mon vieux, lui dit-il, ta promenade d'aujourd'hui, qui va te la faire faire ?

— Ah ! répondit Véronique, il faudra qu'il se passe et qu'il se contente du jardin.

— Avec ce beau soleil ! Oh ! ce serait bien dommage ! . . .

Véronique, voulez-vous me permettre de remplacer Mademoiselle cette après-midi et d'emmener Grillon faire un tour ?

La servante sourit.

— Vous êtes bien poli, monsieur Bargemon, de me demander la permission, dit-elle je n'ai pas à vous l'accorder ; mais pour sûr que vous pouvez l'emmener, à condition par exemple d'y bien faire attention, car s'il se perdait, voyez-vous, avec Mademoiselle nous ne serions pas à la noce, ici.

— Vous comprenez bien, Véronique, que je veillerai sur Grillon comme sur la prunelle de mes yeux.

Avez-vous, par là, sa laisse et son collier ?

— Je vais les chercher.

Quelques minutes après, Rolland sortait suivi du chien. Pendant quelques instants, le jeune homme marcha d'une façon tranquille et à peu près indifférente, car Véronique d'une des fenêtres du petit hôtel pouvait le voir.

Mais, dès qu'il se crut hors de portée de la maison de Lise, il doubla l'allure de son pas et atteignit rapidement la station de voitures qui est au bout de la rue d'Assa. Il monta dans celle qui lui parut avoir le meilleur cheval et donna l'adresse de l'hôtel du Ranelagh.

— Va, mon vieux, dit-il à Grillon, moi je suis bien sûr que tu es Marquis ; mais je ne veux conserver aucun doute à cet égard ; aussi je vais tenter sur ta fidélité de chien l'épreuve dont je t'ai parlé l'autre jour.

Avec un homme, il y aurait quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de ne pas réussir, mais avec un individu de ton espèce, c'est autre chose

Vous ne perdez pas le souvenir, vous autres, des gens qui vous ont aimés, ni des lieux où ils vous ont fait du bien !

Or, là-bas, tu as été recueilli, toi, mon Quiquis, quand tu étais un pauvre toutou abandonné, mourant de faim, et destiné probablement à la fin cruelle des chiens mis en fourrière !

On eût dit que la bête le comprenait, car elle le regardait de ses yeux intelligents, tandis que sa queue, surtout au nom de Quiquis, prononcé par Rolland d'une certaine façon, remuait joyeusement.

On approchait du Ranelagh.

— Maman devait aller chez Abeille cette après-midi. C'est sûr, elle y sera, pensa le jeune homme. Pas de danger qu'elle me fasse rater mon expérience.

— Je vous donnerai un bon pourboire, dit Rolland au cocher en descendant de la voiture ; attendez-moi pour me reconduire aux environs du Luxembourg, où vous m'avez pris.

— C'est bien, bourgeois, répondit l'individu, pour lequel l'argument était irrésistible.

Et ayant accroché au nez de son cheval une petite musette de toile remplie d'avoine, il alla s'étendre dans sa voiture où, ses jambes croisées et son chapeau sur les yeux, il s'apprêta à attendre patiemment le retour de son client.

Celui-ci était descendu et avait enlevé la laisse du collier de Grillon.

Dès que la porte de la maison se fût refermée, il fit claquer le pouce et l'index de sa main droite l'un contre l'autre, et dit assez vivement au chien :

— Allons, houp ? . . . Marquis, vite à la niche !

Le chien sans aucune hésitation marcha droit devant lui, contourna les communs, et se dirigea vers une petite niche adossée au mur de l'écurie ; mais que sa position rendait tout à fait invisible du côté de l'hôtel par où l'on arrivait.

Rolland était bien convaincu que Grillon était l'ami et le camarade de son enfance.

Malgré cela, en voyant la bête aller tout droit vers son ancienne demeure, il eut un battement de cœur tellement fort, une sueur si froide mouilla son front, ses jambes tout à coup se déroberent si complètement sous lui qu'il se dit :

— Est-ce que je vais perdre connaissance comme une femme ?

Allons donc, c'est dans les graves circonstances qu'il faut valoir quelque chose !

Il passa son mouchoir sur son front, s'éventa légèrement en l'agitant devant son visage, puis avec une dilatation soudaine des narines :

— Ici, Marquis ! . . . dit-il.

Le chien quitta comme à regret la vieille niche, mais arriva malgré cela en rampant contre celui qui l'appelait.

Alors Rolland le prit dans ses bras, et l'embrassa à plusieurs reprises en lui disant :

— Va, tu es fidèle !

Merci, mon vieux, merci ! Mais à présent c'est vers Blanche ou vers Mathieu qu'il faudra me conduire ! . . .

Il se rendit dans sa chambre afin de donner le change à Germaine, au cas où quelque bavardage de domestique la préviendrait inconsciemment de sa visite ; puis il remonta dans sa victoria, en ayant toujours le chien naturellement avec lui.

— Pour une belle promenade, Véronique, je vous jure qu'il a fait une belle promenade, dit Rolland en remettant à la vieille bonne l'ami de Monette.

Et maintenant, se disait-il pensif en traversant le Luxembourg, il faudra que Mme Escaméla le dise, où est l'enfant, qu'accompagnait Mathieu, lorsqu'ils ont quitté tous les deux jadis l'hôtel Bargemon, Marquis et lui !

Quant à croire que cette enfant était Monette, Rolland, avec la certitude qu'il possédait de la maternité de Lise, ne le soupçonnait pas le moins du monde.

Il trouva toute la famille, y compris sa mère adoptive, l'attendant à l'hôtel de Gesdres avec une certaine impatience.

— Arrive donc, lui dit Germaine, que nous t'annoncions une grande nouvelle ! . . .

Dans l'état d'angoisses où se trouvait le jeune homme avec l'amour profond qui lui tenait au cœur, tout lui paraissait gros de complications inattendues.

Du reste, depuis un instant, les yeux extraordinairement brillants de Monette éveillaient en lui une certaine curiosité, pour ne pas dire une assez poignante angoisse.

En effet, pour que la fillette ait son joli visage empreint d'une si grande joie, il se passait quelque chose de grave.

— Qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda-t-il à Germaine.

— Il y a, répondit Abeille, que nous partons tous pour la Gascogne, vous deux pour Mussidan et nous six pour Gesdres.

Le cœur de Rolland battit très vite.

Voir Monette, seule, dans ces grandes landes gasconnes qu'il adorait ; les parcourir avec elle, rêver à ses côtés, ou bien la faire parler, assis tout près d'elle sur les genêts en fleur ; c'est-à-dire la mieux connaître, pénétrer jusqu'au fond le plus intime de cette petite âme de diamant, était pour Rolland, dans l'état où il se trouvait, la joie la plus grande qui puisse lui arriver.

— Oh ! quel honneur ! ne put-il s'empêcher de s'écrier. Pour une bonne idée, c'est certainement la meilleure que vous puissiez avoir les uns et les autres ! . . .

Je suis sûr, tante Abeille, que c'est encore de votre cœur qu'elle vient ! . . .

— Et tu as deviné juste, mon petit ; mais ne me fais pas de compliment. Je suis ordinaire une très grande égoïste.

— Vous, égoïste, qui le croirait ?

— C'est comme cela, cependant ; et dans cette circonstance-ci, je le suis encore plus que de coutume, tu vas voir :

Je trouve que le marquis est fatigué depuis quelque temps, ça m'a ennuyée, et je le lui ai dit. Alors il a consenti à aller respirer l'air natal, mais à condition que vous viendriez tous avec nous.

Lise, qui est si pleine d'affection pour moi, m'a fait le sacrifice de sa nouvelle installation qui lui plaît ; quant à ta mère, tu la connais, elle avait accepté avant que j'aie fini ma phrase . . .

Rolland se tourna vers Antoniet, qu'il tutoyait maintenant.

— Et toi, lui dit-il, as-tu accepté aussi ? . . .

Le jeune homme, très timide et encore sous le coup du bonheur qu'il venait d'éprouver à la pensée d'aller vivre sous le même toit que Marguerite, ne trouvait rien à répondre.

— Va, lui dit aussitôt Rolland, tu ne t'en repentiras pas ! . . .

Tes montagnes sont belles ; mais pas comme notre pays à nous !

Tu vas la voir, notre Gascogne, avec ses jolis bois, ses landes parfumées, ses horizons charmants, ses vallées minuscules, et au fond desquelles, dans des prairies éternellement vertes, coulent les plus jolies rivières du monde, que bordent les oseraies grises et blanches, ou les beaux peupliers élancés et souples comme la taille de Margot.

— Rolland, s'écria la fillette, enchantée du compliment, je te défends de jeter des pierres dans mon jardin !...

Il sourit.

— Coquette, dit-il, ose donc affirmer que tu ne le sais pas, que ta taille est une merveille !...

Dans un coin, Lise se débattait encore, mais faiblement

Elle voyait ses enfants si heureux qu'elle n'osait plus rien dire.

Et cependant, cette contrée qu'elle ne connaissait pas, cette vie passée dans une intimité encore plus étroite qu'à Paris avec Germaine et son fils adoptif, peut-être aussi avec ce vieux curé dont elle entendait tant parler depuis quelques jours ; cette existence nouvelle, ne lui réservait-elle pas quelque embûche et quelque catastrophe ?...

Mais bientôt, en dépit de ses angoisses maternelles toujours si aisément en éveil, elle se trouva mesquine et petite de constamment penser à elle lorsque ceux qui l'entouraient lui montraient tant de dévouements, tant de sollicitude, tant d'affection !.....

Est-ce que ce marquis de si grande race et qui, avec cela, était un savant tellement illustre que son nom était connu de la terre entière... est-ce que sa compagne, à sa hauteur par sa distinction, son cœur et son intelligence, est-ce qu'ils ne la traitaient pas, tous les deux, elle, l'humble cabaretière, comme si elle eût été de leur famille et de leur sang ?

Et cette Germaine, qui était si malheureuse et si loyale... qui lui témoignait, avec tant de vérité, une sympathie si profonde... est-ce qu'elle pouvait la haïr comme elle s'était juré de le faire dans la montagne ?...

Car, maintenant, elle était bien sûre qu'Etchebarne lui avait menti, lorsque jadis, dans la nuit terrible, il lui avait été affirmé que la mère de l'enfant qu'il lui apportait était morte !... Non, non, cette mère n'était pas morte, et cette mère, c'était Germaine, vers qui, le cœur déchiré de remords et de jalousie, la malheureuse Lise se sentait invinciblement attirée.

Mais en dépit de ce remords, en dépit de sa conscience jusque là si rigide pour tout ce qui touchait à l'honneur, Lise le sentait bien, elle ne rendrait jamais Monette ; elle n'avouerait jamais qu'elle n'était pas l'enfant qu'elle avait portée dans ses flancs et qu'elle avait mise au monde au milieu de ses misères et de ses angoisses.

Et à cause des durs combats qui se livraient en elle, Mme Escaméla voyait sa santé s'altérer, ses forces s'en aller ; une très grande pâleur était sur son visage, son teint de brune, jadis si mat et si clair, était maintenant plombé et jaunâtre, avec de grandes teintes foncées autour des yeux.

— A toi aussi, disait Abeille à cette humble amie, à toi aussi l'air pur de nos landes gasconnes te fera du bien ; tu as assez de Paris pour l'instant...

La route ne sera pas longue de cette façon ; nous irions coucher à Bordeaux, et après-demain nous arriverions dans notre Gascogne en plein soleil ; alors que ses terres fécondes et luxuriantes sont couvertes d'une si belle verdure, sous les clairs rayons qui les inondent.

Et comme Mme Escaméla faisait encore quelques timides objections :

— Bah ! dit Abeille, des malles c'est vite fait ! Et ta maison, tu peux la laisser à Vénique qui mérite toute ta confiance, et dont l'ordre est parfait....

Ses enfants la pressèrent tellement qu'elle dut leur céder.

Elle rentra chez elle immédiatement, afin d'aller commencer tout de suite les préparatifs de son départ.

Germaine, au contraire, qui avait assez de femmes de chambre autour d'elle pour qu'un ordre donné fût rapidement exécuté, accepta de dîner avec M. et Mme de Gesdres.

Quand nous y reviendrons pour l'hiver, tu auras pris de nouvelles forces, et tu t'y acclimateras tout à fait.

— Si vous vouliez être très aimable, Lise, dit à son tour Pascal, vous iriez faire vos malles tout de suite, pour que nous puissions tous partir ensemble, par le rapide de demain matin.

Le soir, tandis que les deux amies causaient ensemble dans le petit salon dont les portes ouvraient sur le jardin ; que M. de Gesdres mettait de l'ordre dans ses papiers et ses livres, afin de pouvoir partir le lendemain matin, Rolland et Marguerite se promenaient en causant autour du grand tapis vert.

Le séjour en Gascogne et toutes les joies qu'il promettait aux deux jeunes gens étaient naturellement l'objet de cette conversation.

Ils allaient lentement l'un à côté de l'autre, dans la large allée circulaire ; la lune pure et brillante comme une neige inondait de ses blancs rayons le gazon frais, et les immenses corbeilles de fleurs admirablement tenues.

Tout à coup, au moment où l'on arrivait devant la blanche statue de Diane, Rolland dit à sa compagne :

— Vais-tu que nous nous asseyions un peu ici, Marguerite ; nous causerons mieux. Tourne constamment en rond m'énerve légèrement.

Elle lui obéit.

De l'endroit où ils étaient, on distinguait Abeille et Germaine placées à côté l'une de l'autre, dans le petit salon, dont les portes étaient ouvertes ; mais les deux amies ne voyaient pas leurs enfants, à cause des grands arbres dont l'ombre les abritait et les cachait.

— Ma chère petite Margot, dit tout à coup le jeune homme, je voudrais bien te parler de choses extrêmement intimes, m'y autorises-tu ? . . .

— Quel début cérémonieux pour deux camarades d'enfance tels que nous le sommes, répondit aussitôt Mlle de Gesdres.

Oui, oui, mon Rolland, va ; dis tout ce que tu voudras. D'un ami aussi bon que toi, rien ne blessera jamais ta Margot.

— Bien sûr ?

Elle haussa légèrement les épaules.

— Comme si tu avais besoin de si grandes affirmations de ma part ! . . .

— Alors je me hasarde.

La marquise, ma chère petite, t'a-t-elle jamais parlé de projets d'avenir concernant tous les deux, et éclos, paraît-il, dans le cœur de nos deux mères ? . . .

Rolland qui tenait la main de Marguerite dans la sienne, la sentit au même instant se raidir, et devenir plus froide que du marbre.

Puis, en proie tout à coup à la plus adorable des pudeurs et à une crainte inconsciente, extraordinaire, elle essaya de la retirer.

Rolland retint, au contraire, cette jolie petite menotte, et la serrant un peu plus fort :

— Attends, dit-il, je n'ai pas fini.

Et tout de suite, avec une bonté infinie, il ajouta :

— Je ne te ferai pas souffrir, n'aie pas peur, ma petite Margot, je t'aime trop pour cela ! . . .

— Alors, dit-elle, va droit au fait, et dis-moi tout de suite ce que tu sais . . .

— Je veux bien ; mais réponds d'abord à ma question :

Connaissais-tu ce projet de tante Abeille et de maman ? . . .

— Pas le moins du monde ! . . .

— Alors tu ne doutais pas qu'on voulait faire de nous un mari et une femme ?

— Rolland, tu me fais une peur ! . . .

— C'est très flatteur.

— Eh bien ! non ; comprends-moi ! . . . Je ne veux pas te faire de la peine, moi non plus, car je t'aime également bien trop pour cela.

— Il est joli ton amour, parlons en ! . . .

— De l'amour, je n'en ressens pas pour toi, tu as raison, et il vaut mieux s'expliquer tout de suite.

J'ai été élevée avec toi ; nous avons grandi ensemble ; je t'ai toujours considéré comme un frère ; je ne comprendrais même pas qu'un frère fût autrement que toi, en rien ; mais un mari ? oh non ! . . .

— Tu aimes mieux Antoniet Escaméla, n'est-ce pas ?

Elle se redressa subitement, comme une lionne dont on toucherait les poils.

— Tais-toi, lui dit-elle, tais-toi, je te défends de parler de cela ! . . .

— Non, je ne me tairai pas, ma petite sœur chérie ; parce qu'un frère est un confident naturel, un confident très discret, toujours prêt à protéger et à sauvegarder celle qu'il aime, à lui éviter toute angoisse et toute imprudence . . . N'est-ce pas ce que tu veux que je sois pour toi, ma Margot ?

Elle lui rendit énergiquement la pression de sa main.

— Ah si ! dit-elle, c'est bien cela ! . . .

— Alors si je te déclare aussi que je t'aime comme la plus adorée des petites sœurs,

mais que l'idée de te donner mon nom, et de faire de toi ma femme ne m'est pas venue, tu ne seras pas fâchée ?

— Il n'y a pas de danger ! . . .

Et le caractère si gai et si rieur de Marguerite reprenant le dessus, elle ajouta avec une mine très comique :

— Si tu m'avais aimée, c'est ça qui en aurait été une complication de plus dans ma vie, mon pauvre Rolland !

Tandis qu'avec un peu d'habileté, vois-tu, père m'aimant autant qu'il m'aime, je pense pense bien que ça ira tout seul.

— Je l'ai pensé aussi.

— Au fait, tu t'étais donc aperçu que je suis tant soit peu toquée de mon artiste ? . . .

— Ce n'est guère difficile, car vous vous faites tous les deux des yeux, oh ! mais des yeux ! . . .

Il faut avoir la naïveté de tante Abeille et celle de ton père toujours préoccupé de ses études, pour ne pas l'avoir déjà remarqué.

Mais, vois-tu, ma petite Margot, il faut toujours agir loyalement dans la vie ; et puisqu'il t'es venu des projets qui sont en opposition avec ceux qu'avaient formé pour toi ton père et ta mère, tu dois franchement, comme une brave et loyale fille que tu es, leur en avertir tout de suite.

— Ce n'est pas mon avis ! . . . Oh ! j'y ai bien pensé, va, dit-elle avec un petit air sérieux des plus drôles ; mais je crois que le jour où Antoniet aura la grande médaille d'honneur au Salon, ce jour-là, seulement, je devrai dire à père :

— Je t'ai toujours entendu affirmer que rien n'était beau comme d'être fils de ses œuvres ; Antoniet y est arrivé, et s'est créé un nom illustre pour moi seule ; je le veux pour mari ! . . .

— Oui, c'est plus romanesque ; mais c'est moins honnête que ma petite histoire à moi.

— Comment, moins honnête ! . . . Rolland, tu as toujours de drôles de mots ! . . .

— Parce que je dis les choses comme elles sont.

Si le mot *moins honnête* t'effarouche, mettons moins délicat.

Mais enfin la vérité est ceci : ton père et ta mère ont confiance en toi . . .

Ils te laissent dans une intimité parfaite avec la famille Escaméla . . . Or, qui te dit que M. de Gesdres te donnerait cette liberté-là s'il croyait que ton cœur est déjà plein de l'image de ce garçon ?

Crois-moi, ma chère petite amie, ce qu'il y a de mieux dans la vie, c'est toujours la franchise et la loyauté.

Ton père t'adore ; aie donc confiance dans cette affection, la plus parfaite que tu rencontreras jamais sur la terre, et va franchement lui faire la confession des premiers battements de ton cœur.

Elle lui jeta les deux bras autour du cou.

— Rolland, dit-elle, tu es honnête et bon comme il n'est pas possible de l'être, et je t'adore ! . . .

— Alors tu suivras mes conseils ?

— Oui, mais pas tout de suite.

— Et m'autorises-tu à raconter à ma mère adoptive, à laquelle, moi, je ne cache rien, notre conversation ? . . .

— A condition qu'elle n'en parle pas à maman, n'est-ce pas ?

— Recommandation inutile ; car elle comprendra que c'est de ta bouche seulement que tes parents doivent être avertis.

— Eh bien ! mon bon Rolland, fais ce que tu voudras, je te laisse libre.

Mais, continua-t-elle, ceci étant réglé, laisse-moi te dire que j'aime beaucoup la justice dans la vie ! . . .

Alors, est-ce qu'il ne serait pas équitable que ce Socrate, qui est là assis à côté de moi, me rende un petit peu confidences pour confidences ? . . .

Rolland se troubla.

— Qu'est-ce que tu veux dire Margot ? essaya-t-il de demander un peu sévèrement.

— Crois-tu par hasard que je sois assez simple pour ne pas me dire :

« Je ne suis pas plus laide qu'une autre ; et si ce monsieur qui est là, à mon côté, me déclare avec un si grand stoïcisme qu'il n'a jamais vu en moi qu'une sœur, est-ce que cette belle impassabilité-là ne tient pas à ce que dans son cœur, quelque calme, quelque raisonnable qu'il soit, il y a une autre image que la mienne ? . . .

—Margot, tais-toi, je t'en supplie !... s'écria Rolland.

—Oh ! il a bien fallu que je parle moi, tout à l'heure, et vous, vous voulez vous taire ?...

Pensez-vous qu'elle a les yeux plus embrumés que les vôtres, Mlle Margot de Gesdres ?...

Supposez-vous que lorsqu'une petite voix que je connais bien prononce d'une certaine façon ces mots : — *Monsieur Rolland* (et elle prit aussitôt le petit accent bref et gascon de Monette...) supposez-vous que je ne vois pas vos prunelles briller, et des larmes, oui, presque des larmes, voiler leur éclat, tandis que tout votre visage prend une expression d'attendrissement extraordinaire ?...

Rolland enlaça de ses bras la taille de Marguerite.

—Alors, ma petite sœur chérie, lui dit-il, puisque tu a compris de quelle façon profonde je ressentais certaine chose ; puisque tu as vu ce qu'était, ce que devenait chaque jour pour moi cette enfant, aux yeux d'azur, qui est pure comme les sources de ses montagnes, oh ! je t'en conjure, garde tes impressions pour toi, et ne m'en parle pas... n'en parle à personne !...

Je n'ai malheureusement pas ton caractère, moi.

Des épisodes très douloureux de ma première enfance m'ont laissé une pudeur tellement farouche que tu ne sauras jamais ce qu'elle me fait souffrir à certains moments.

Parler de ces intimes sentiments, loin de me faire du bien, me cause des tortures infinies.

Cela me semble la plus extraordinaire des profanations !...

Il cacha tout à coup sa tête dans ses mains, et simplement, comme devant une sœur, il se mit à pleurer.

A son tour, Marguerite entourra de ses bras le cou de son compagnon d'enfance, et l'embrassant dans les cheveux :

—Ce n'est pas au moment où tu viens d'être si bon pour moi que je veux te faire souffrir, lui dit-elle.

C'est entendu, je ne t'en parlerai pas, et je n'en parlerai jamais à personne, de ce que j'ai vu moi aussi !...

Mais je sais que tu l'aimes, ta Monette... Et n'aie pas peur, je serai dans cette circonstance une véritable sœur pour toi !...

IV

LA NOUVELLE IDÉE DE LA CRAPONETTE

Chez la Craponette, rue Vital, la vie était extraordinairement tirillée et malheureuse. C'était la bohème en plein, avec des hauts et des bas extraordinaires.

Les hauts existaient les premiers jours du mois, lorsque Grégoire touchait sa rente ; les bas arrivaient à partir de la deuxième semaine. Alors tout ce qui tombait sous la main était vendu à des brocanteurs, ou porté au Mont-de-Piété.

Nénest était loin de se suffire, et quoi qu'il dit très pompeusement qu'il voulait faire de ses fils des ouvriers, il les élevait à ne pas faire œuvre de leurs dix doigts.

Tout cela coûtait gros et amenait chez la Craponette les récriminations les plus aigres, et les scènes les plus atroces.

Le soir de l'arrivée de Lise à Paris très tard seulement, Adrien Craponne se présenta chez sa tante en lui disant :

—Tu avais raison, la chose est importante, et je crois qu'il nous faudra surveiller la famille de Gesdres...

Ces personnes qui ont débarqué à la gare d'Orléans aujourd'hui en même temps que nous, ont été reçues dans une très jolie maison de la rue d'Assas, une sorte de petit hôtel, par le marquis Pascal lui-même.

Vers dix heures, je suis revenu pour me rendre compte s'il n'y avait pas du nouveau et j'ai eu la bonne fortune de voir la famille de Gesdres reprendre le chemin de la rue de Vaugirard, escortée par le jeune homme et la jeune fille qui sont arrivés aujourd'hui. La mère n'y était pas.

—Et les jeunes gens ont passé la nuit rue de Vaugirard ?...

—Non, ils sont rentrés rue d'Assas, sans même s'arrêter chez le savant, et ils ont regagné seuls le petit hôtel qu'ils paraissent habiter.

—Sapristi !... ma tante, continua le jeune Craponne très exalté, la fillette est bigrement jolie ; et pour un rien j'en serais toqué ?...

Alice se mit à rire.

—Je ne m'y oppose pas, dit elle ; même si tu pouvais faire cette conquête-là, et l'amener par de-vant M. le maire, tu ferais un fameux coup, mon garçon... Ce serait certainement toi alors qui remettrais notre pauvre famille dans les hauteurs ; car je t'assure que pour l'instant, nous n'y sommes pas... Oh non ! par exemple !...

Surveille la bien, n'est-ce pas, cette petite pimbêche ; et dis-moi tout ce que tu apprendras de nouveau, sur elle, et sur les siens.

—Mais si je fais cette besogne-là, je ne pourrai pas aller à mon atelier ces jours-ci.

Alice n'était pas embarrassée pour si peu.

La suite dans les idées, le goût de la régularité et du travail à donner à ses neveux, elle s'en souciait vraiment comme d'une guigne, lorsqu'un plaisir, une satisfaction ou même un simple caprice était en jeu.

—Je ferai dire à ton patron que tu es malade, déclara-t-elle.

Et comprends bien ce que je te dis : Si tu pouvais réussir de ce côté-là, tu n'aurais plus besoin de travailler, mon pauvre !...

—D'autant plus que vous avez voulu faire de moi un typographe, et du diable soit si j'ai le goût d'aligner ces petits caractères-là !...

Artiste comme toi, comme père ? Oh oui ! ça c'est ma vocation !...

Mais travailler, le dos voûté, du matin jusqu'au soir, ou du soir jusqu'au matin, non, il n'en faut pas !...

—Ton oncle et ton père ont décidé que la vie artistique était trop aventureuse, alors, Adrien, il te faut obéir !...

Vois-tu quand on est jeune, être artiste c'est encore possible ; mais en vieillissant, ce que ça devient dur !...
—Tu ne me feras jamais penser à ces choses-là... Je suis un Craponne, moi, un vrai Craponne... Et ce qu'il me faut c'est la gloire, la célébrité, les applaudissements.

Oh pour cela, vois-tu, ma tante, j'endurerais l'enfer : la faim, la soif, la misère... tout n'est égal !...

Elle le regarda avec complaisance et dit :

—C'est beau d'avoir le feu sacré !... Comme je me reconnais bien là !...

Voilà quelques sous, continua-t-elle, ménages les, car je n'en ai pas des masses, je t'assure. J'intercéderai pour toi, afin qu'on te laisse suivre ta vocation ; mais en attendant, si tu pouvais, joli garçon comme tu l'es, t'insinuer dans les grâces de cette petite fille-là, tu n'aurais plus à te préoccuper, pas plus des petits caractères de l'imprimerie que tu détestes, que des chansons et des planches, que tu rêves cependant en ce moment-ci !

—Qu'est-ce qu'elle est donc cette petite fille, pour que tu attaches une si haute importance à sa conquête ?

Pour moi elle est jolie comme une figure de Greuze. L'avoir à mes côtés, dans une loge où je ferais ma tête, pour paraître devant un public idolâtre, oh vraiment ! ce serait le paradis !

Mais toi, tante, ce n'est pas le même motif qui te fait lui porter autant d'intérêt !... Alors qu'est-ce que c'est ?

—Tu as raison de dire que tu es un vrai Craponne, petit, tu n'es pas bête et tu sens la poudre.

Mais le secret de cette poudre-là, vois-tu, est aussi important pour nous que le secret de celle qui est sans fumée l'est pour l'Etat. Aussi je dois me taire même vis-à-vis de toi, pour qui j'ai cependant un si grand faible.

Néanmoins, écoute-moi bien, et garde mes paroles pour toi :

Cette enfant n'est certainement pas ce que l'on croit ; des millions et des millions lui sont destinés. Tâche de la séduire par tous les moyens que tu pourras, et tu deviendras un des rois de Paris, ayant de l'argent plus que tu n'en sauras faire ; à même de satisfaire tous tes caprices, toutes tes fantaisies, si tu en possèdes !...

—Diable, ma tante, être jolie et par dessus le marché avoir les yeux de crapaud dont tu parles ?...

En voilà des motifs pour que mon amour naissant pousse de fortes racines ! . . .
Sois paisible ! . . . Je ne la lâche plus d'une semelle, et devrais-je mettre le feu à sa maison, il faudra bien qu'elle m'appartienne ! . . .

Réveuse, Alice regarda son neveu s'éloigner.

— Il est assez joli garçon pour se faire aimer d'une petite sotte qui n'a jamais quitté sa montagne, se dit-elle. Si ce que je crois est vrai quelle solution que ce mariage avec Adrien !

Quelques jours après, le jeune homme qui avait donné fréquemment des nouvelles à sa charnante tante, et l'avait mise au courant de tout ce qui se passait, arriva encore lui dire :

— Grande affaire, tante Licette.

— Laquelle ? . . .

— Sois pas si jeune. Aie la patience d'attendre . . . J'ai noué des relations dans la place

Un palefrenier de l'hôtel de Gesdres, lequel est au mieux avec une femme de chambre de la marquise, m'a appris ce soir ce tout le monde partait pour la Gascogne.

— Ah ! . . . qu'entends-tu par " tout le monde ? "

— La famille de Gesdres, Mme Escaméla et ses deux enfants qui vont chez le marquis.

D'un autre côté, la comtesse de Villablard, qui se rend avec son fils adoptif à Mussidan.

— Bien, bien ! . . . Dans quel but alors, a-t-on fait venir Mme Escaméla à Paris, si c'est pour l'en faire repartir presque aussitôt ?

Nous avons peut-être intérêt à le savoir.

— Veux-tu que je parte en Gascogne ?

— Et qu'y feras-tu ?

— Ce que j'ai fait à Paris.

De l'œil d'abord à Mlle Escaméla ; ensuite, je ferai connaissance avec n'importe qui de leur entourage. Mais je te réponds bien que je saurai ce qui se passe dans les deux châteaux.

— Que tu continues à faire des ceillades à la fillette, d'abord ; mais que tu saches les projets de ces gens-là, ça, c'est une autre affaire.

Oui, tu pourras peut-être apprendre qu'ils vont demain à tel endroit ; la semaine prochaine à tel autre ; mais leurs projets intimes, leurs désirs et leurs résolutions, ça ce n'est pas à espérer. Ils sont gens du monde, ils se possèdent tous, et ne parlent pas devant leurs domestiques.

— Veux-tu que je me grime et que j'y rentre comme valet de chambre ?

— Mauvais moyen ; la petite est extrêmement orgueilleuse, nous nous en sommes aperçus, ton père et moi, à la façon dont elle nous a reçus dans un joli chalet où elle se trouvait là-bas avec son frère.

Or, cette petite fille, si elle voyait jamais en toi un domestique, ne te regarderait plus, c'est certain. Alors, adieu ces premières impressions que tu crois avoir produites sur elle . . . Tu pourrais plier bagage, mon pauvre petit !

— Que faire alors ? insista Adrien. Car vois-tu, tante, elle me plaît tellement, tellement, qu'avec encore ce que tu m'as dit, je suis capable des pires folies pour me faire aimer d'elle !

La Craponette, très préoccupée, se mit à réfléchir.

— Je crois, dit-elle enfin au bout de quelques minutes, avoir trouvé, ou à peu près.

— Quoi ?

— Je vais te le dire.

Les relations entre la comtesse et ton oncle ne sont pas officiellement brisées.

— Oh ! ce n'est pas chaud pourtant !

— Non, évidemment ; mais enfin, elle le supporte dans sa maison ; elle lui permet de partager la vie commune, quand il plaît à ce vieux Rodrigue de se *retremper au sein de sa famille* ! Or, à Mussidan, quoique cela ait été vendu, trafiqué et racheté, Grégoire s'y considère encore plus chez lui qu'à Paris, à cause du nom, qui est celui de ses pères ! .

Cela entendu, je l'expédie ces jours-ci là-bas ; mais avant son départ, dans une petite scène très attendrissante, je lui aurai raconté ton amour pour la petite particulière en question. Et rapporte-t'en à moi pour arriver au résultat que nous cherchons ; c'est-à-dire que le comte te redira fidèlement tout ce qui se passera dans les deux familles.

—Et où me le dira-t-il ?

—Mais là bas en Gascogne !

—Tu crois donc nécessaire que j'y aille.

—Certainement ; mais pas comme valet de chambre, oh ! non ! Tu iras en touriste, en voyageur, en peintre même, tu ne dessines pas trop mal et ce sera peut-être le moyen de te lier avec le petit Escaméla, qui a, dit-on, la passion de la peinture.

Ça, ce serait même ce qui pourrait survenir de plus heureux qu'une sympathie entre ce garçon et toi !

—Je ferai tout ce qu'il faudra pour y arriver, n'aie pas peur !

—Mais surtout, surtout, qu'aucun de ces gens-là ne se doute que tu nous es quelque chose, de près ou de loin.

Ton oncle n'existe plus Ton nom de Craponne, il faudra oublier que tu y as droit, autrement, tout serait perdu !

—Et mon oncle ne me trahira pas ? . . Il est si léger !

Avec un geste de souveraine assurance la Craponnette répondit :

—De ton oncle, je m'en charge ! Il faudra au contraire qu'il t'assigne des rendez-vous secret afin de bien te tenir au courant de tout ce qui se passera, et qu'il se concerté avec toi, sur la meilleure manière d'agir.

—Va-t-il y consentir ?

—Oui, parce que je saurai m'arranger pour le lui demander.

Je flatterai son amour-propre. Je lui dirai que lui seul peut rouler le marquis de Gendres ; et que te donner une femme honnête, ayant quelques sous, lesquels te permettraient de monter une imprimerie, où il serait, lui, le maître, — ce qui est toujours sa toquade — serait la plus belle action de sa vie

En le prenant de cette façon, vois-tu, mon petit, nous avons beaucoup de chances de réussir.

—C'est entendu, commence la représentation, moi je la continuerai en t'obéissant scrupuleusement.

Elle lui prit la tête à deux mains et l'embrassa follement :

—Ah ! mon Zézette, lui dit-elle, si ton père t'avait ressemblé, s'il avait été pratique, si ce jeu et cette noce continuels ne l'avaient pas entraîné, nous les aurions ces millions. après lesquels aujourd'hui il faut tant courir !

—Parce que mon père n'a pas su t'écouter répondit Adrien, ce sera une raison de plus pour que je t'obéisse, moi. Et si je suis assez heureux pour mettre la main sur la poule aux œufs d'or dont tu m'as parlé . . . sois tranquille, tantine chérie, tu en auras ta part !

Deux ou trois jours après, la Craponnette tint sa parole.

Et comme Grégoire de Mussidan venait de lui annoncer qu'il était seul à l'hôtel du Ranelagh, et que tout le monde était parti pour la Gascogne, au lieu de lui faire contre Germaine la scène ordinaire qui ne manquait jamais, elle lui dit :

—Il m'est venu une idée !

Ne pourrais-tu donc pas y aller à Mussidan ?

Il la regarda très soupçonneux :

—Est-ce que tu veux te débarrasser de moi, lui demanda-t-il, repris soudainement d'un brin de passion, car il y avait pour lui, en ce moment-là, une sorte de contradiction à exercer, puisque Alice paraissait vouloir l'éloigner.

Elle s'approcha tout près et se fit très câline, chose qui maintenant ne lui arrivait pas souvent.

—Gros bêta ! . . . dit-elle, tu méconnaîtras éternellement ta Licette ?

Non, non, au contraire, ce que je t'en dis serait de nous rapprocher davantage, en essayant de surmonter les complications et les ennuis qui nous assomment depuis quelques années.

—Alors, parle, je t'écoute.

—Ton oncle, le curé, vit toujours, n'est-ce pas, quoi qu'il soit aussi vieux que Mathusalem ?

—Que Mathusalem, non. Mon oncle a environ quatre-vingts ans, ce qui est déjà joli ; mais enfin comme mon oncle a mené une vie extrêmement paisible, et qu'il est d'une de ces races d'autrefois, avec des muscles et une santé comme on en fait plus aujourd'hui, il est encore très vert.

—Et la comtesse l'aime toujours ?

- Tu peux le dire !
- Et la marquise de Gesdres, également ?
- Également ; elles l'appellent *bon papa* toutes les deux, et l'entourent de soins
je n'ai jamais vu les pareils !
- Alors, va trouver, ce vieux bonhomme-là ; et par lui, en lui faisant une petite confession bien adroite et bien touchante, obtiens d'abord que nos dettes soient payées, et que ta pension soit doublée, c'est-à-dire qu'on te donne quatre mille francs par mois.
- Avec cela, mon Grégoire, si tu pouvais avoir cent cinquante mille francs pour boucher tous les trous qui sont autour de nous et nous requinquer un peu, puis l'augmentation de tes petites rentes, nous serions heureux comme des rois.
- Ce sera toujours la même chose ! . . . Tu te laisseras encore tout sortir des mains par ton frère.
- Mon frère, *ni, i, ni*, c'est fini. Il m'a procuré trop de déceptions, celui-là ; je le soutiens encore au dehors, parce que vois-tu la famille c'est sacré ; mais entre nous, je ne veux plus m'en occuper . . . Nous lui donnerons deux ou trois mille francs par an, et puis, ni vu ni connu !
- Tu le dis, tu ne le feras pas ?
- Tu le verras ! Mais les enfants, ça c'est autre chose.
- Tu vois déjà ?
- Oh ! tu ne voudrais pas que j'abandonne ces petits qui travaillent si bien et qui sont si intéressants ! . . . Les deux derniers sont dans leur atelier, n'en parlons plus ; mais Adrien, un si gentil garçon et qui t'aime tant !
- Il m'aime, lui ?
- Ah ! il faut l'entendre quand il parle de mon oncle ! Mais mon oncle, c'est un dieu pour lui ! Et il a joliment raison, va, gros chéri ! . . Sans toi, où serions-nous tous ?
- Les yeux de Grégoire se mouillèrent d'attendrissement.
- Alice vit cette émotion, et tout aussitôt continua :
- Adrien est un vrai Craponne . . pas comme son père, non. Mais tu sais bien qu'à part cette gouape de Nénest, tous chez nous ont toujours été très bien . . Oh ! oui, très bien ! . . Alors, moi, j'ai fait le rêve d'encourager ces bonnes dispositions-là chez Adrien ; et je voudrais le voir établi, solidement établi.
- C'est pour cela, interrompit M. de Mussidan que j'ai tenu à ce qu'il apprit le métier de typographe !
- Et tu as eu une crâne idée, comme toujours du reste
- Ça lui a paru et ça lui paraît encore un peu dur d'être ouvrier ; mais plus tard ce qu'il t'en remerciera ! . . Oh ! oui, il t'en remerciera !
- Elle ajouta :
- Je te disais donc que mon rêve était de l'établir.
- Que dirais-tu, si on pouvait lui avoir une bonne petite imprimerie que tu dirigerais, toi, gros chéri, avec ton intelligence extraordinaire ? On aurait une belle machine nouvelle, que tu installerais toi-même, puis les correcteurs à surveiller, les épreuves à revoir, ce serait ton affaire n' . . pas ?
- Oh ! oui, absolument ! Mais une imprimerie, ça coûte très cher à Paris, et je ne pourrai jamais la lui acheter !
- D'abord, si tu obtenais par l'entremise de ton oncle le petit capital dont je t'ai parlé tout à l'heure, et puis si ta pension était doublée, nous pourrions faire quelque chose pour Adrien ! . . Ensuite j'aime mieux tout te dire :
- Qui mérite autant toute ma confiance que toi ?
- Chère Alice, oui, oui ! . . va, ta confiance est bien placée, n'aies pas peur !
- C'est très intime ; mais toi tu es capable de tout comprendre !
- Voici ce que c'est : Adrien avait pris il y a quelque temps un billet très bon marché pour aller faire une excursion dans les Pyrénées. Il y est allé ; et aux environs de Luchon il a rencontré dans une auberge une jeune fille des mieux élevées, qui lui a fait une impression, oh ! mais une impression !
- Dame ! tu sais, il a vingt quatre ans, ce garçon-là !
- Voyons, Licette, ne te monte pas la tête. Une fille d'auberge bien élevée ? . .
- Entendons-nous. Elle n'était pas servante d'auberge, comme tu parais le comprendre, mais la fille du propriétaire de l'auberge, élevée, paraît-il, comme une petite princesse sans jamais mettre les pieds auprès des clients, et ainsi que je te le disais tout à l'heure, plus jolie que les amours !

Adrien était revenu à Paris très triste et très malheureux, parce que d'abord cette petite est très riche, trop riche pour lui, et qu'ensuite il pensait bien ne jamais la revoir.

Mais le jour de notre arrivée, tu sais bien à la gare d'Orléans ? . . .

—Oui, oui, dit Grégoire, subitement mal à l'aise à cause du souvenir d'Abbeille oui, après ?

—Et bien après, cette petite était dans le même train que nous ; Adrien l'a vue, l'a reconnue, repris par sa passion, il l'a suivie à Paris, il l'a rencontrée souvent, sans lui parler jamais ; mais il a bien vu à la figure de Mlle Escaméla, c'est son nom, qu'il ne lui était pas indifférent Or cette demoiselle Escaméla est, on ne sait pas comment, une protégée du marquis de Gesdres.

—Tiens, tiens, c'est curieux !

—Attends, ce n'est pas fini. Dans ce moment-ci, cette fillette, sa mère et son frère, un artiste peintre de très grand avenir, dit-on, sont partis en Gascogne au château de Gesdres. Si tu étais gentil, oh ! mais ce qui s'appelle gentil . . . si tu voulais continuer l'œuvre de grandeur et de charité que tu as commencée ici, quand tu seras à Mussidan pour l'affaire de ta pension, tu aideras ce pauvre Adrien à se faire bien venir de sa princesse.

—Tu sais, Licette, j'ai eu assez d'affaires désagréables à cause de toi, dans ma vie ; je ne voudrais par recommencer dans ce moment-ci Je deviens mieux et je tiens à ma tranquillité !

—En quoi aider un pauvre petit diable comme Adrien, essayer de le marier avec une jeune fille qu'il aime, et dont il est aimé, laquelle jeune fille est assez riche pour lui permettre d'acheter l'imprimerie que nous rêvons, en quoi cette œuvre-là, je te le demande, peut elle t'amener des désagréments ?

—Et si la comtesse le voit d'un mauvais œil ?

—La comtesse n'y verra rien du tout, si tu veux t'en donner la peine ; tu es cent fois plus fin qu'elle, et surtout que le fameux marquis de Gesdres, son confident

Je suppose bien que malgré ta modestie, cette conviction-là ne fait pas un doute pour toi, n'est-ce pas ?

—Evidemment, répondit Grégoire, dont le formidable orgueil était agréablement chatouillé. Cependant, si je ne suis pas bête, Germaine ne l'est pas non plus ; de ça, tu peux être sûre !

Comment comprends-tu que j'aïdasse Adrien ?

—J'ai rêvé un petit plan, c'est élémentaire, n'est-ce pas ?

—Voyons ton plan ?

—Adrien, qui dessine dans la perfection, irait en Gascogne avec un chevalet sur le dos et une boîte de peinture à la main ; là-bas, il s'arrangerait pour rencontrer le frère de sa beauté, qui est artiste lui-même et qui certainement se mettra à peindre tous les sites de votre pays

Entre peintre, on fait aisément connaissance ; s'il a cette bonne fortune, tu le comprends, il faudra d'abord que tu n'aies pas l'air de le connaître.

—C'est entendu.

—Puis tu lui donneras des rendez-vous ; tu lui traceras ses lignes de conduite, et avec ta finesse ordinaire, gros chéri, doublée de ton cœur délicat, il n'est pas possible que tu ne mettes mon pauvre petit diable de neveu dans la voie qu'il a rêvée, et qui lui donnera un avenir stable tout à fait dissemblable de celui de son bohème de père.

—Grégoire, nerveusement, tirait sa moustache.

—Tu sais, dit-il, j'accepte, parce que je ne peux rien te refuser ; mais je t'avertis qu'à la première complication je lâche tout !

—Il n'y en aura pas, de complications, avec ton intelligence et l'obéissance d'Adrien ; je suis tranquille rien ne se produira

Alors quand partiras-tu en Gascogne ? Parce que moi, tu le comprends, je me fais vieille au milieu de ces angoisses d'argent, et toutes les diplomaties qu'il me faut employer pour empêcher cette maison-ci d'être saisie et vendue

—Je peux partir à la fin de la semaine, si tu veux.

—Nous sommes aujourd'hui mercredi, pars demain jeudi.

—Tu as donc bien hâte de te débarrasser de moi !

—Je te répète que non . . . mais il me tarde surtout que tu reviennes avec toutes les difficultés aplaniées, de façon que nous recommencions à être heureux comme jadis, quand

nous n'avions qu'à nous aimer !... sans toutes ces anxiétés qui aigrissent singulièrement les caractères les mieux faits.

Il ne lui résista pas ; il ne lui résistait plus jamais, depuis longtemps ; et le lendemain il partait, lui aussi, pour cette Gascogne, où personne, excepté cependant le pauvre vieil abbé, ne désirait certainement sa présence....

V

LA BAGUE D'ANDRÉ

— Flore, ma fille, cria de la première terrasse, le vieux curé, toujours le même, vert et droit, sous ses cheveux maintenant plus blancs que l'argent, tous nos enfants arrivent, les vrais, ceux de Mussidan, et les autres, ceux de Gesdres. Il paraît même que la marquise amène cette année-ci des amis avec elle. Vous pouvez fourbir vos casseroles, mon enfant, et prévenir Mennine Broustet qu'elle vienne vous aider !....

Il faudra nous faire de la bonne cuisine....

Flore apparut

Les années écoulées n'avaient guère eu plus de prise sur sa maigre personne que sur celle de son maître.

Le nez un peu plus long, le menton un peu plus en galoche, quelques rides plus profondes autour des yeux, et c'était tout.

Dès son arrivée sur la terrasse, elle mit ses deux poings sur la hanche :

— Ce que vous devenez gourmand, sur vos vieux jours, dit-elle.... Non, ce n'est pas croyable !... Ca vous jouera quelque mauvais tour, vous verrez.... Avec ça qu'on ne la soigne pas toujours votre cuisine, et qu'on a besoin de faire des extras !....

Puis subitement, changeant de conversation :

— Est-ce que M. Grégoire viendra lui aussi ?... demanda-t-elle.

— C'est probable, ma fille, et rien ne fait supposer qu'il ne se joindra pas à sa famille.

— C'est qu'il n'a pas l'air de s'y plaire beaucoup avec sa famille. Et quant à notre

Mémé elle n'a pas le visage plus gai qu'il ne faut, vous savez !.....

Très vivement, le curé se retourna.

— Se serait-elle plainte à vous, Flore ? demanda-t-il avec une certaine anxiété.

— Pour sûr que non ; même toute petite, elle n'était pas bavarde, vous le savez bien, mais elle ne ressemble pas à quelqu'un d'heureux, voilà tout.

— Oui, c'est un grand malheur que sa fille soit morte, et que Dieu ne lui ait pas envoyé d'autres enfants pour remplacer celle-là ! D'abord la mélancolie de la mère se serait un peu atténuée ; ensuite un foyer où il n'y a pas d'enfant, voyez-vous, Flore, ce n'est jamais gai !

— Et pourtant ce que Rolland est bon pour elle !... Celui-là, monsieur le curé, c'est notre Lucien tout pur. Et l'on a beau dire que cette enfant-là est une charité de leur part, moi je n'en crois rien, je suis sûr qu'il est de leur sang....

Sévèrement le curé répondit :

— Flore, vous perdez la tête, Lucien était la vertu même.

— Et qui vous parle de M. Lucien ?....

Il n'y avait d'autres Bargemon que notre fils, au monde, quand ce ne serait qu'André, qui ne méritait pas le prix de vertu, celui-là paraît-il, quoi qu'il ait été le meilleur garçon de la terre !....

— Si Rolland était le fils d'André, répondit le curé, d'un air entendu, Germaine ne l'aimerait pas autant et n'aurait pas voulu l'adopter, ça c'est certain !....

— Certain ! certain !.... bougonna Flore en regardant le curé avec une sorte de pitié.

Vous vous imaginez peut-être que vous connaissez les femmes, parce que vous avez confessé quelques douzaines de vieilles dévotes par ci par là.

Ah bien oui !... Allez en chercher des cœurs comme celui de notre Mémé.... Celle-là, voyez-vous, elle est capable de tous les dévouements et de toutes les vertus !

Dans tous les cas, Dieu l'a bien récompensée cette fois-ci, car Rolland est aussi parfait qu'elle était notre Lucien ; ça c'est la vérité !....

On va sûrement le marier avec Marguerite?...

—Flore, vous êtes insupportable avec vos suppositions!...

Je n'ai jamais osé demander si c'était là le projet des deux familles, mais j'en serais bien heureux quand même, car Rolland est une perfection, bien digne, à part le titre, d'être le mari de Mlle de Gesdres.

—Allons, ils vont être d'âge, savez-vous, ces enfants-là; faut espérer que ce sera pour cet été, les fiançailles!...

On en aurait besoin pour mettre un peu de gaieté dans votre vieille baraque de Mussidan.

Ce que ça sue la tristesse, cette grande bicoque-là!... Oh ce n'est rien que de le dire!

Deux jours après, par une lumineuse après-midi d'été, le grand château de Gesdres était en fête; car c'était là que tout le monde devait descendre dès l'arrivée.

Puis le lendemain, on devait aller à Mussidan; ainsi tous les jours, dans l'intimité la plus complète et la plus absolue. Dominant une vallée assez profonde, et placé de façon à découvrir une étendue considérable de pays, le château de Gesdres est l'une des quelques demeures seigneuriales vraiment belles, conservées en Gascogne. La bâtisse des plus importantes, est entourée d'une terrasse très large et très belle surplombant à pic la vallée de la Baise qui se déroule à perte de vue, avec ses champs de blé, ses prairies toujours vertes, ses habitations très jolies, surtout les plantations élégantes et les arbres extrêmement beaux qui les entourent. Du côté opposé à cette terrasse, on arrive au château de Gesdres par une avenue longue à peu près de trente mètres, et sur les deux côtés, de laquelle des cèdres contemporains de celui de Bernard de Jussieu étendent leurs ramures superbes, élaguées du bas, afin de tenir la route libre; mais en rejoignant à vingt-cinq mètres de hauteur environ, et là formant une sorte de voûte entrelacée, noire, splendide, peut être un peu lugubre, mais de toute beauté.

Un rond-point avec un tapis de gazon immense; une allée circulaire; des massifs de fleurs entretenus avec un soin jaloux, et tout autour, d'autres cèdres, des marronniers, des pins, des sapinettes, des hêtres et des ormeaux, peut-être unique dans tout le Midi de la France, tout cela faisait avec le Perron magnifique, les tours d'angle et les blasons armoriés, sculptés en pleine pierre de taille, un ensemble saisissant de force et de grandeur.

Pascal y était né et adorait la solitude de ce site qu'aucun village n'entourait. L'élévation de ces roches en haut desquelles le château était bâti comme un nid d'aigle, le silence extraordinaire de ce vaste parc que les oiseaux seuls animaient de leurs chants ou leurs ébats, tout cela lui plaisait, parce qu'il y avait vécu enfant à côté de sa mère. Lise, habituée cependant à la grandeur sauvage de ses montagnes, fut, elle aussi, profondément impressionnée de tout ce qui l'entourait. Le marquis, qu'elle avait pourtant vu jusque-là avec son grand nom et son auréole de savant, lui parut avoir grandi de cent coudées.

—C'est bien seul ici, ma Lise, dit Abeille en descendant de voiture; ne le trouveras-tu pas trop désert et trop silencieux!...

Mme Escaméla lui serra les mains.

A part la jalousie extraordinaire qu'elle éprouvait à l'endroit de Monette, c'était une âme exquise, et une amie pleine de délicatesse et de dévouement.

—Mais, d'abord, dit-elle, la solitude avec vous tous n'est plus la solitude; ensuite vous savez bien ce c'est le bruit seul qui m'effraye et me fait peur!...

S'il n'y avait eu la question de l'avenir d'Antoniet à assurer, certainement je vous aurais demandé comme une grâce de ne pas quitter mes montagnes, où l'on ne voit jamais personne, à part les excursionnistes et les étrangers de l'été. Mais lorsqu'elle visita les pièces magnifiques de l'intérieur, une salle à manger longue de plus de vingt mètres et dans laquelle tout le long des murailles, en des fresques superbes, des hommes d'armes du temps passé se dressent avec leurs halle-bardes, leurs casques et leurs cuirasses d'une allure si magistrale dans la peinture un peu sombre. Quand Lise vit les salons où les tapisseries, les meubles du temps de XIV, les lustres, les tableaux formaient un ensemble d'une décoration princière, elle en resta stupéfaite d'étonnement.

—Mon Dieu, dit-elle, comme c'est beau et comment pouvez-vous passer votre vie ailleurs qu'ici?...

Abeille se mit à rire.

—Tu oublies les expériences de Pascal, répondit-elle, ses découvertes et cette science qui a été certainement ma seule rivale, mais quelle rivale!...

Au dehors, Marguerite et Rolland, tout aussi familiers l'un que l'autre avec les beautés du parc, montraient à Monette et à Antoniet les grands rochers inoussus, les sources jaillissantes, les sites les plus pittoresques et les plus enchanteurs. Dans cet air pur, au milieu de ces arbres centenaires, de ces fleurs embaumées, Monette était heureuse ; mais sa joie n'était rien à côté de celle d'Antoniet, qui contemplant en peintre et en coloriste cette contrée si verdoyante et si accidentée, sous ce ciel d'un bleu aussi pur que celui de la Providence.

— Demain, dit Rolland, vous verrez Mussidan ; c'est moins vaste, et moins beau qu'ici, mais c'est joli, oh ! très joli même ; et manan y a mis un cachet extrêmement élégant et intime.

Et puis tout au bout de notre parc à nous, il y a quelque chose de plus extraordinaire que tout cela, il y a le presbytère, et bon papa curé et tante Flore ; lesquels, je vous assure, méritent d'être vus, et surtout d'être aimés, car ce sont les plus excellentes gens de la terre . . .

Comme le disait Rolland, le lendemain on accompagna Germaine chez elle. Les deux demeures n'étaient pas très éloignées l'une de l'autre, quatre kilomètres environ par la route, la moitié par les raccourcis. Là, ce furent de nouvelles extases, et de nouve^e aux bonheurs. En attendant l'heure du déjeuner, on se rendit au presbytère, afin d'aller chercher le vieux curé et sa gouvernante qui avaient tous les deux promis de partager le repas de famille. Après les premières embrassades de Rolland et de Marguerite, les présentations de Monette et d'Antoniet commencèrent. Le curé les trouva charmants tous les deux, surtout Antoniet, pour lequel il éprouva tout de suite une 'rès grande sympathie. Mais Flore, à l'aspect de Monette, resta stupéfaite.

— Ah ! mon Dieu ! ne put-elle s'empêcher de dire à son maître quand, seule avec lui, elle lui passa un rabat neuf et brossa son chapeau, vous n'avez pas vu monsieur le curé, cette petite, que les deux autres nous ont amenée ? . . .

— Si, si, Flore, si je l'ai vue ; une bien jolie enfant, en vérité, aussi blonde que nos blés au mois de juin !

— Et vous n'avez pas remarqué autre chose ?

— Elle a une physionomie bien sympathique et des yeux très droits, un peu espiègles, par exemple, comme les yeux d'une riieuse petite fille qu'elle a l'air d'être.

— Et pas autre chose ?

Il parut chercher pour obéir à sa vieille compagne certainement, et finit par dire, très convaincu :

— Non, Flore, pas autre chose.

Vous voulez peut être parler de sa toilette, mon enfant ! . . . Mais je n'ai jamais attaché d'importance à ces détails-là ! . . .

— Non, non, je ne veux pas parler de sa toilette, seulement de ses yeux, de son front et de sa jolie petite bouche sérieuse ; et de tout enfin.

Ne trouvez-vous pas qu'elle est le portrait vivant de notre Germaine à son âge ? . . .

Le curé sourit avec indulgence.

— Allons donc, Flore, dit-il, vous rêvez, ma fille . . .

Germaine a toujours eu des cheveux foncés, et celle-ci les a comme de l'or.

Et puis pourquoi lui ressemblerait-elle, je vous le demande ? . . . Elles ne sont pas parentes toutes deux, que je sache ? . . .

Flore n'insista pas ; mais elle resta avec sa conviction sur cette ressemblance, peut-être inexplicable, mais qui certainement existait . . .

Une vie charmante commença.

Pascal se reposait en parcourant à pied et seul ce pays de sa première enfance, qui lui paraissait le plus calme et le plus beau de la terre, surtout après le bruit et le surmenage intellectuel de Paris. Dans ses longues courses, au fond des vallées, ou sur le revers des coteaux, il faisait un peu de botanique, herborisait, cherchait parmi les humbles plantes agrestes, celles qui guérissent ou qui fortifient. Alors, quand sa provision était faite, il allait chez ceux qu'on lui avait dit être affaiblis ou malades ; il donnait des conseils ; il laissait ses herbes aromatiques, il y ajoutait l'argent nécessaire pour acheter le bœuf qui fortifie, le vieux vin qui répare la santé, et il emportait, à la place de tout cela, des bénédictions qui lui mettaient l'âme en joie . . .

Mais il voulait être seul pour ses charités, dont il avait la pudeur exquise. Aussi Abeille, qui le savait, avait-elle la plus grande liberté, pour aller à Mussidan avec Lise,

ou pour recevoir à Gesdres Rolland et Germaine. Et partout, sur les routes, dans les jolis sentiers ombrés, au fond des landes fleuries, au bord des étangs, où les grands arbres se mirent, ainsi qu'en de gigantesques miroirs d'étain, on rencontrait les mères, marchant tranquillement en causant, les deux couples de jeunes gens, fort loin d'elles, quelquefois ; cheminant, Rolland avec Monette, Antoniet avec Marguerite. Les anges, eux-mêmes, eussent pu entendre leurs conversations, tant c'était honnête, naïf et pur. Et cependant, à se connaître mieux, en ces menues confidences où tout, de leur vie passée, montait à leurs lèvres, leur affection grandissait, s'approfondissait. . . . Germaine sous prétexte d'analyser plus intimement, et de voir de plus près celle que Rolland aimait, attirait le plus qu'elle pouvait Monette auprès d'elle. Celle-ci, fine comme l'ambre, se prêtait adorablement à cette extraordinaire sympathie, tout en ménageant la farouche jalousie de Lise, toujours en éveil. Pour cela, elle avait persuadé à Antoniet que les études de plein air étaient bien plus jolies le matin que le soir. Alors, ils partaient tous les trois, Marguerite, Antoniet et elle, toujours du côté de Mussidan. A cette heure-là, Abeille ne sortait jamais, Monette le savait, et ce qu'elle savait aussi, c'est que Lise se fût fait un cas de conscience de ne pas rester auprès de la marquise, pendant que celle-ci, en déshabillé du matin, vaquait à la surveillance et à l'organisation de son intérieur.

Toute la matinée, en effet, Abeille adorait rester en peignoir de batiste, allant, venant, donnant des ordres, recevant les gens du dehors, qui avaient tous quelque chose à lui demander. Dans l'intervalle, elle causait très intimement avec Lise, assise dans son petit salon, une broderie à la main, et cette intimité leur était très douce à toutes les deux. Elles croyaient l'une et l'autre leurs enfants dans le parc, et les sachant tous les trois ensemble elles n'avaient aucune crainte ; Lise surtout, ne supposant pas que sa fille voyait la comtesse en dehors d'elle, était apaisée, car les entrevues de Germaine et de Monette faisaient atrocement souffrir la veuve de Jean-Marie, malgré la sympathie qu'elle éprouvait pour Mme de Villambard, et tous les raisonnements qu'elle se faisait à son endroit. L'après-midi, qui réunissait officiellement les deux familles, était affreuse pour la pauvre Lise.

— Comme elles s'aiment inconsciemment ! se disait-elle en voyant Monette et Germaine ensemble.

Est-il possible que quelque catastrophe ne leur apprenne pas ce qu'elles sont l'une pour l'autre ?

Et alors, moi ! moi, que deviendrais-je sans ma Monette ? Et cependant, que de précautions ne prenait pas la fillette qui avait deviné en partie l'atroce jalousie de sa mère adoptive ! Elle fuyait presque Germaine, ne lui parlant pas quand Mme Escaméda était avec elle, lui répondant à peine, pas gracieuse du tout. Mais aussi, le matin, comme elle se rédimait. Pendant que Lise la croyait dans le parc de Gesdres, avec Antoniet et Marguerite, Monette, au contraire, leur faisait arpenter la route vers Mussidan, et d'une allure !

Puis, lorsque Antoniet disait :

— Mon Dieu ! que c'est donc joli, ici . . .

Monette, aussitôt, répondait :

— Oui, ça fera très bien dans ton album. Assieds-toi, mon petit Toniet, dessine, fais de la bonne besogne . . . Margot te tiendra compagnie . . . Moi, je vais un peu plus loin . . .

Et plus légère qu'une biche que les chasseurs poursuivent, elle s'en allait, par les traverses et les grands bois, dont elle connaissait déjà toutes les sentes, vers ce joli château, où, à côté de Rolland, vivait cette comtesse de Mussidan qu'elle aimait peut être encore plus que lui. Marguerite et Antoniet croyaient qu'elle se rendait quelque part rejoindre Rolland qui devait l'attendre. Et trop innocents, trop purs eux-mêmes pour suspecter Bargemon et Monette, ils se faisaient les complices de ces rendez-vous, sans en souffler mot, bien entendu, à Lise, qu'ils savaient également un peu ombrageuse. Ils se trompaient. Si Monette deux heures environ après les avoir quittés, revenait vers eux, toujours accompagnée de Rolland, ce n'était pas pour lui qu'elle les abandonnait ainsi. C'était uniquement pour Germaine ; pour la voir seule, loin de tous, attirée par le plus invincible des aimants, qu'elle déployait tant de diplomatie et faisait tant de chemin . . . La première fois qu'elle arriva de cette façon à Mussidan, le cœur lui battait à l'étouffer . . .

— Madame la comtesse est-elle visible ? demanda-t-elle au domestique qui la reçut.

Comme on la voyait journellement dans une grande intimité avec Germaine, on la laissa monter sans l'annoncer, ainsi qu'elle le demandait . . .

Elle connaissait bien le petit salon, où se tenait d'habitude Mme de Villablard, et sans rencontrer personne, pas même Rolland, elle en eût vite atteint le seuil. A cause de la grande chaleur, la porte était ouverte derrière les draperies de soie abaissées. Monette entr'ouvrit légèrement la souple portière, et aussitôt Germaine lui apparut, assise dans un grand fauteuil où elle se tenait d'habitude. Un livre ouvert sur ses genoux, ayant glissé de ses mains, ses yeux fixes et humides disait qu'elle était en proie à une méditation très mélancolique, peut-être douloureuse.

Monette la contempla quelques instants comme en extase.

— Mon Dieu !... qu'elle est belle !... se dit la fillette.

Je ne sais pas quoi me pousse vers elle !... Je voudrais tant me pendre à son cou, et lui dire que je l'aime !....

Naivement, elle ajouta :

— C'est certainement à cause de Rolland que je suis ainsi !....

Elle a été si, si bonne pour lui !....

Elle fit un petit mouvement.

Germaine leva les yeux, et en voyant là, devant elle, dans l'intimité absolue de sa maison, cette enfant à laquelle elle pensait à l'instant même, son cœur eut un battement, subit, extraordinaire.

— Ah ! mon Dieu, dit elle, c'est vous, ma mignonne chérie, entrez donc !....

Monette était plus rouge que la plus resplendissante des pivouines cramoisies en pleine floraison. Néanmoins, elle s'avança sans gaucherie, car tout en elle était gracieux, même ses embarras.

— Est-ce que vous cherchez Rolland ? ajouta la comtesse.

La fillette s'était tout à fait approchée du fauteuil de Germaine.

— Non, madame, dit-elle.

Et avec la plus adorable des candeurs, elle ajouta :

— Ce n'est pas son heure, à lui, maintenant ; c'est l'après-midi seulement qui lui appartient.... Germaine sourit.

Le moindre mot de cette enfant la ravissait,

— Alors, dit-elle c'est une commission d'Abeille ou de votre mère que vous venez me faire ?

— Pas davantage. et j'aime mieux vous le dire tout de suite, tant pis si vous me prenez pour une effrontée, je viens pour vous toute seule.

— Pour moi, chérie ! expliquez-vous !....

— C'est que c'est très délicat !....

— Allez toujours je vous comprendrai à demi-mot.

— Je vous adore !....

— Il n'y a pas de mal à cela. Et moi aussi je vous aime extraordinairement. Oui, extraordinairement, pour une nature comme la mienne, qui n'est pas habituellement très démonstrative.

— Mais vous n'avez personne, vous, que cette grande et subite sympathie fait souffrir ?

Non. Mais, vous non plus je suppose.

— Et si vous vous trompiez ?... Si quelqu'un que j'adore ; quelqu'un à qui je dois tout ; quelqu'un de parfait, et qui n'a que cette seule petite faiblesse de ne pas vouloir que j'aime personne en dehors d'elle, si ce quelqu'un était très malheureux de mon affection pour vous ?....

A ce mot 'elle' échappé à Monette, Germaine tout de suite comprit qu'il s'agissait de Mme Escaméla....

— Ah ! fit-elle pensive, ce serait très malheureux en vérité !

— Mais ne pourrait-on pas tourner la difficulté en se voyant toutes les deux en dehors de cette personne-là ?....

— Pourquoi pas, jusqu'au jour où elle le saurait, et où elle en souffrirait....

— Si vous vous y prêtez, elle ne le saura pas.

— Je m'y prêterai !.... dit Germaine très bas presque inconsciemment, et poussée certainement par une force supérieure à toute réflexion, à toute volonté.

— Oh ! que voilà une bonne parole, s'écria Monette.

Et obéissante au même irrésistible élan qui déjà à l'hôtel de Gesdres l'avait jetée dans les bras de la comtesse, elle lui sauta au cou. Germaine la reçut, troublée et palpitante ainsi qu'elle l'était avec une mortelle émotion. Mais lorsqu'elle sentit Monette la couvrir

de baisers, que ses jolies lèvres roses s'appuyèrent sur ses joues, sur son front, partout enfin où elles pouvaient atteindre, la comtesse faillit perdre connaissance.

Puis Monette s'assit sur un tabouret à ses pieds, et moitié en riant, moitié avec une émotion qui l'étranglait, elle lui parla de toutes sortes de choses.

Le nom de Rolland, on le comprenait bien, revenait le plus souvent entre elles deux, et grâce à cela Germaine put se dire :

— Evidemment, c'est ce pur et charmant amour qui la pousse ainsi vers moi.

Tout à coup la pendule sonna dix heures... Avant que la dernière vibration se fût éteinte, Monette était debout.

— Dix heures, s'écria-t-elle, en voilà de belles affaires !...

Moi, qui ne veux pas qu'on sache que je suis venue ici !... Jamais je ne serai de retour à Gesdres à onze heures. Je pars !... Adieu !... à demain.

Elle couvrit de nouveau Germaine de baisers fous, de baisers qui enivraient la comtesse à lui faire perdre la tête, et elle s'échappa.

Dans le vestibule en bas, elle se heurta à Rolland.

— Vous ici ? s'écria le jeune homme, que se passe-t-il donc ?...

— Accompagnez-moi, je vous le dirai en route, mais pas à présent je suis trop pressée !

Il lui obéit sans se faire prier. Tout en courant, Monette qui n'avait pas de secrets pour lui, raconta à Rolland ce qui l'avait poussée à venir seule à Mussidan ce matin-là.

— Maman n'est pas contente, oh ! mais pas contente du tout, quand je suis gentille avec Mme de Villablard, commença-t-elle avec une petite mine effarouchée

— Elle vous l'a dit ! demanda le jeune homme.

— Oh non, maman ne dirait pas ces choses-là ; mais je l'ai deviné tout de même, et je vois bien ce qu'elle souffre quand je fais quelques gentillesses à Mme Germaine ; aussi comme je veux réparer mes froideurs forcées vis-à-vis de la comtesse, j'ai pris la résolution de lui faire une petite visite le matin.

Il faut bien que votre mère m'aime, n'est-ce pas, Rolland ? ajouta-t-elle avec cette douceur exquise, qui mêlée à l'espièglerie de ses yeux la rendait tout à fait irrésistible.

Rolland prit ses petites mains.

— O Monette jolie !... lui dit-il, vous êtes encore meilleure que vous n'êtes belle, et je vous assure que ce n'est pas peu dire !...

Elle se dégagea heureuse et troublée.

— Les autres m'attendent dans la forêt, dit elle.

Tonnet peint, Margot regarde le tableau ou le peintre, à votre choix.

Ne leur dites pas que j'ai vu votre mère, n'est-ce pas ?...

— Mais ils croiront peut-être autre chose, répondit Rolland.

— Monette rougit, et avec sa même douceur charmante, elle dit :

— Laissez-le leur croire, cela vaut mieux.

Rolland n'insista pas. Et tous les matins depuis ce jour-là quand Monette arrivait seule chez Germaine, le jeune homme, avec une délicatesse infinie, les laissait ensemble toutes les deux. Mais au moment du départ de Monette, il l'attendait soit dans le bas de la maison, soit dans le parc, et il la reconduisait vers ses amis.

Au château, le bonheur de Germaine ne se pouvait décrire. Evueillée dès l'aube, elle attendait avec une anxiété dévorante l'heure où d'ordinaire la fillette arrivait.

Alors celle-ci, après l'avoir couverte de baisers, lui racontait en un babillage adorable, tout ce qu'elle avait fait, ou vu, ou entendu depuis la veille. C'étaient des riens ; mais des riens qui tenaient toute son âme d'enfant, et qui ravissaient la comtesse.

Peu à peu Monette était devenue très familière avec Mme de Villablard.

Elle allait dans toutes les pièces de la maison. A chaque minute on eût dit qu'elle faisait des découvertes extraordinaires. C'étaient des petits cris de joie comme les bêtes heureuses, et surtout les chiens en poussant à tout instant. Mais ce qui l'attirait le plus, c'était la grande chambre de Germaine avec ses meubles d'autrefois et sa douce odeur d'iris. Les premiers jours il lui avait paru qu'elle était dans un sanctuaire.

Mais cette impression avait disparu ; et à voir tout ce qui entourait la jeune femme, toutes ces futilités élégantes, où l'on devinait une nature très raffinée, il avait semblé à Monette découvrir la vraie Germaine, celle que les autres ne connaissait pas ; une Germaine point hautaine et froide comme on le croyait, mais au contraire très aimante, très tendre, très délicate, ayant besoin de beaucoup d'affection, et que les malheurs de sa vie, — malheurs que Marguerite lui avait racontés, — la mort de sa fille, et l'abandon de son mari, avaient rendue toute concentrée et encore plus malheureuse.

Elle l'en aimait davantage. Sa petite âme généreuse sentit, avec une très grande compassion pour Mme de Villambard, un besoin irrésistible de réparer par une somme incalculable de tendresse et de dévouement les douleurs inméritées de la pauvre femme.

Un jour, Germaine, qui voulait l'amuser, lui montra toutes ses dentelles, toutes ses toilettes et surtout les merveilles de son érin. Bargemon, on le sait, la voulait parée comme une divinité, et avait fait des folies pour elle.

Devant ces diamants, ces perles fines, ces gemmes précieuses, montées et serties par des ouvriers qui sont des artistes, les yeux de Monette brillèrent comme des escarboucles.

— Je gage, ma Monette chérie, que tu veux voir si tout cela te va, lui dit Germaine, qui seule avec elle maintenant, la tutoyait.

La fillette inclina sa tête blonde.

— Vous m'essayeriez tout cela !... Est-ce possible, maman Mémaine ?.. lui dit-elle en l'appelant comme Rolland le faisait toujours devant elle.

À ce mot de 'maman' que la petite lui donnait pour la première fois, Germaine sentit toutes ses entrailles frémir. En effet, cette enfant si jolie, si bonne, et qui éprouvait pour elle une si irrésistible tendresse, n'avait-elle pas exactement l'âge qu'avait sa fille à elle, sa fille volée et introuvable ?...

Sans répondre elle se mit, de ses mains adroites, à parer Monette de tous ses trésors, de tout ce qui était devant elle. Elle lui mit aux oreilles des diamants plus gros que des noisettes, elle fit dans la monse si légère de ses cheveux des diadèmes et des cordons de pierreries, puis dégrafant le haut du corsage de Monette, elle enserra son cou délicat du fameux collier que Bargemon lui avait donné jadis, en cette inoubliable soirée au milieu de laquelle il devait mourir ; et elle le plaça, comme lui-même il l'avait placé sur ses épaules à elle.

Alors Monette, avec son cou semblable à la hampe de la plus délicate des fleurs, maintenant enserré de perles ; ses yeux de saphir foncé, son profil si pur et si doux, ressembla tellement à une petite idole indienne resplendissante de beauté et de jeunesse, que Germaine éblouie, courut vers la porte et comme une folle cria :

— Rolland ! Rolland, viens vite !...

Il était dans sa chambre, lisant et travaillant. Il eut rapidement obéi à l'appel de sa mère adoptive.

— Regarde lui dit Germaine, avant même que la porte se fût refermée, regarde s'il est possible de rien voir d'aussi joli, et d'aussi ravissant que ça !...

Elle lui montra Monette, le cou et les épaules nus, rayonnante, sous les splendeurs de cet érin vraiment digne d'une reine.

Rolland était en extase ; mais voulant résister au sentiment de profonde admiration qui, il le sentait bien, mettait une flamme très éloquente dans ses yeux, il dit en riant :

— C'est à ces choses-là que vous passez votre temps, quand vous êtes seules, toutes les deux ?... Eh bien ! maman Mémaine, il faut avouer que pour une femme sérieuse, tu es absolument réussie !.....

Puis, désignant la petite main de Monette :

— Ces jolis doigts sont trop nus à côté de toutes les magnificences de la tête et du cou, dit-il ; pourquoi ne lui as-tu pas mis quelques-unes de tes bagues ?

Germaine sourit.

— Tu as raison, répondit-elle, il faut tout lui essayer, tout, tout. Nous verrons de cette façon si les mesures sont justes pour plus tard !.....

— Tais-toi, répondit impérieusement Rolland.

Ce n'est pas ce que je veux dire, et il ne faut pas que tu te trompes à mes intentions !

Puis lui prenant la main et touchant une petite bague, un saphir pas bien gros entouré de tout petits brillants qu'André un jour lui avait donné pour sa fête, et que Germaine n'avait jamais plus quitté depuis, Rolland lui dit :

— C'est celle-là, que je voudrais que tu donnes à Monette, là, devant moi... rien que celle-là !.. mon adorée maman !...

Un grand sanglot, un sanglot d'attendrissement sortit aussitôt des lèvres de Germaine.

Elle lui entoura le cou de ses deux bras, laissant tomber sa tête sur l'épaule de Rolland comme subitement terrassée par la plus grande des émotions, et elle murmura à son oreille :

— Ah ! si tu étais mon vrai fils, tu n'aurais pas davantage mon cœur, mon âme, mes tendresses et mes souvenirs... ma manière de tout comprendre et de tout sentir !.....

Oui, oui, la voilà cette petite bague que j'ai tant aimée, tant embrassée ; mais ce n'est

pas moi qui la lui donnerai, à ta Monette, c'est toi qui vas la passer là, à son doigt, en ma présence !

Gravement, sans ajouter un mot, Rolland prit à la main de Germaine la bague d'André et le visage aussi recueilli que si, devant l'autel et en la présence du prêtre, il eût donné un anneau d'or à celle qui eût été sur le point de devenir sa femme, il encercla le petit doigt de Monette du saphir de sa mère adoptive.

— Il est de la couleur de vos belles prunelles d'azur foncé, ma Monette, lui dit-il très doucement ; que votre cœur pur et bon, reste inaltérable comme lui !

Monette n'avait plus la moindre trace d'espièglerie dans les yeux ; au contraire, une expression sérieuse et profonde avait remplacé sa gaieté ordinaire.

Elle regarda Rolland, et se jetant dans les bras de Germaine, elle murmura :

— Merci, *maman*, oh ! merci !

C'était la première fois qu'elle l'appelait *maman* tout court, sans ajouter *Mémaine*, comme le faisait Rolland.

La comtesse en ressentit une si violente commotion qu'elle en perdit connaissance.

VI

UNE CONVERSATION

Le lendemain matin, en arrivant chez Germaine Monette trouva dans le vestibule du bas, un monsieur, qu'à sa silhouette et à sa tournure, elle reconnut vite pour être celui que lui avait si souvent décrit Marguerite : le comte de Villamblard-Mussidan.

Ce jour-là, à cause de la très grande chaleur, elle avait une petite robe de mousseline blanche à pois, toute unie et qu'enserrait simplement à la taille un ruban de moire noire.

Sur sa tête un grand chapeau recouvert de semblable mousseline, la rendait tellement jolie avec la mousse d'or de ses cheveux, ses yeux semblables à des bluets et son teint éblouissant, qu'avait animé sa course rapide, que Grégoire la regarda en extase.

Et comme à son aspect, elle reculait de deux pas :

— Est-ce que je vous fais peur, mademoiselle ? lui demanda-t-il. Ce serait avoir bien peu de chance en vérité ; car dans le monde entier je ne crois pas qu'il existe une jeune fille aussi exquisement jolie que vous !

Ce compliment fait à brûle-pourpoint, et où l'on voyait bien que l'ancienne politesse raffinée du grand seigneur était partie à certains contacts trop érapuleux, ne froissa pas la délicatesse, cependant toujours en éveil de Monette.

Elle se mit à rire.

— Non, non, monsieur ; dit-elle, je n'ai pas peur ! Seulement, je ne voudrais pas être indiscret ; et si j'avais su que vous dussiez être ici ce matin, certainement je me serais abstenue d'y venir.

— Oh mais non, par exemple ! Et si vous voulez que nous restions bons amis, il faut faire absolument comme si je n'étais pas à Mussidan ! J'y suis si peu de chose d'ailleurs !

Le ton de profonde tristesse avec lequel Grégoire prononça ces derniers mots impressionna Monette.

A tout ce que lui avait dit Marguerite, étant donnée l'adoration infinie qu'elle avait pour Germaine, une grande indignation était née dans le cœur de la jeune fille, contre M. de Mussidan qui avait fait souffrir la comtesse, et avait eu l'infamie de l'abandonner, pour passer sa vie, disait-on, avec une femme d'inqualifiable conduite !

Et cependant, en le soupçonnant malheureux, et profondément repentant, — Monette du moins le pensa, — une grande pitié naquit tout à coup en elle pour lui.

Alors, avec cette générosité naturelle, un peu chevaleresque, qui est toujours dans le cœur au début de sa vie, Mlle Escaméla se dit :

— Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de les réconcilier tous les deux, Mme Germaine et lui ; et de faire revenir le bonheur sous ce toit, ici, comme il existe à Gesdres ?

Immédiatement pleine de cette noble résolution, elle dit à Germaine de sa voix la plus douce :

— Rien ici ! mais vous n'êtes donc pas le comte de Villamblard Mussidan, monsieur ? . . .

— Parfaitement, au contraire, si mademoiselle !

—Alors comment pouvez-vous dire que vous n'êtes rien dans votre maison ? . . .

Et comme Grégoire très embarrassé ne trouvait pas un mot à répondre, elle ajouta :

—Est-ce que ce ne serait pas, peut-être, parce que vous auriez pris l'habitude de vous éloigner ? . Mais vous savez, monsieur, on m'a toujours dit à moi, qu'il n'étais jamais trop tard pour bien faire ! Si vous y reveniez dans ce château, et si vous n'en sortiez plus jamais, croyez-vous que votre place n'y deviendrait pas plus grande ? . . .

—Mon Dieu, pensa Grégoire, quelle adorable petite fille ! Est-elle ravissante, avec cet aplomb qui ne doute de rien ! Et quelle douceur, quelle droiture dans ses admirables yeux !

—Me permettez-vous d'aller dire à Mme la comtesse que j'aime beaucoup — oh oui ! beaucoup ! . . . — que vous êtes dans d'excellentes dispositions ? continua Monette.

Grégoire avec la même expression de tristesse répondit :

—Vous êtes un ange. Faites et dites ce que vous voudrez ! . . . Si vous pouvez m'attirer un peu d'indulgence de la part de cette Mme de Villablard qui est en effet digne de toute votre affection, je vous assure que vous ferez une très bonne œuvre, mademoiselle ! . . .

Mais je vous demande pardon d'attrister votre joli visage, par une conversation égoïste de ma part, et aussi peu intéressante

Voulez-vous me promettre quelque chose ? . . .

—Ne dites à personne les paroles que nous avons échangées, voulez-vous ?

—Volontiers, à deux conditions.

—Voyons-les.

—La première, c'est que vous vous laisserez sermonner par moi.

—Accepté ! Et la seconde ?

—La seconde, c'est que si vous rencontrez ma mère, qui s'appelle Mme Escaméla, et qui demeure dans ce moment-ci au château de Gesdres, vous ne lui direz pas que je viens ici le matin.

—Accepté encore ! . . .

Du reste, je ne crois pas, quand vous me regardez avec ces jolis grands yeux de saphir, et quand vous me parlez avec cette jolie petite voix gasconne, que je pourrais vous refuser quoi que ce soit ?

—Oh ! vous vous avancez beaucoup, monsieur le comte ! . . .

Il y a peut-être des choses ! des choses ! . . . que vous ne m'accorderiez pas, si je vous les demandais.

—Lesquelles ?

—Je vous les dirai plus tard.

—Quand ?

—Lorsque nous serons plus intimes !

Et très légère, avec un grand éclat de rire, où son espièglerie naturelle se retrouvait tout entière, Monette s'enfuit vers l'étage supérieur où l'attendait Germaine.

Elle avait disparu au tournant du grand escalier de marbre, que Grégoire, debout à la même place, cherchait encore à entrevoir sa silhouette élégante.

—Mon Dieu ! que c'est donc frais et pur, se dit-il. Elle a des jeux de physionomie qui sont absolument séduisants !

A qui ressemble-t-elle ? Deux ou trois fois, en l'entendant parler, à certaines expressions de son visage il m'a semblé que j'avais déjà vu ces traits-là quelque part, mais où donc ?

Et très préoccupé, avec plus que jamais le remords de ce qu'il avait ordonné de faire jadis à Mathieu, il reprit le chemin du presbytère où il voulait commencer le jour même à obtenir ce qu'Alice lui avait tant recommandé de rapporter chez elle à Paris . . .

Cette idée d'Alice lui remit en tête la dernière conversation qu'il avait eue avec elle.

—Au fait, se dit-il, cette petite m'a raconté que sa mère s'appelle Mme Escaméla

C'est donc elle qui est cette Monette Escaméla, dont le neveu d'Alice serait, paraît-il, amoureux !

Inconsciemment à cette idée quelque chose se révolta dans l'âme de Grégoire.

—Cette petite, continua-t-il, serait mariée à Adrien Craponne, et moi j'aiderais à ce que cela s'accomplisse ?

—Oh ! non, par exemple, jamais J'ai accompli assez de bêtises comme cela, depuis que je connais cette gueuse de là-bas !

—Non, non, pas ça !... je me ferais plutôt sauter la cervelle !...

Et bougonnant, furieux, maudissant l'ignoble créature qu'il accusait du crime qu'il avait ordonné à Mathieu de commettre, sentant pour la première fois de sa vie un remords cuisant, atroce, insoutenable, naître et grandir dans son cœur, Grégoire de Mussidan se dit :

—Si ce n'était pas vrai, tout de même ; si les lettres avaient été inventées comme l'a toujours soutenu si fermement Germaine ! Si cette enfant que Mathieu a fait disparaître était à moi ! est-ce qu'il serait pire crime que celui que j'aurais commis ?

Au presbytère ce fut une joie extraordinaire de le voir.

—Je vous le disais bien, Flore, cria le curé, que mon neveu viendrait ! Vous pouvez reconnaître que je ne m'étais pas trompé, car le voilà !...

Flore depuis le temps lointain où Grégoire l'avait séduite en l'embrassant, et en lui faisant des compliments sur sa cuisine, avait vu toutes ses illusions tomber une à une vis-à-vis du neveu de son maître. Tandis que celui-ci, au contraire n'avait rien soupçonné de la triste conduite de Grégoire, et des douleurs imméritées qu'il avait infligées à Germaine, Flore avec sa finesse naturelle avait flairé toutes ces choses.

Et comme Germaine et tout ce qui la touchait était la grande, la seule adoration de sa vie, elle n'éprouvait précisément pas pour le comte une tendresse et une sympathie exagérées...

—Ah ! ah ! bougonna-t-elle entre ses dents, faut croire, pour lors, qu'il doit avoir quelques petites choses à demander.

Le curé ne l'entendit pas, mais Grégoire, en revanche, ne perdit pas un mot de ces paroles peu indulgentes.

—Eh bien ! non, se dit-il, je lui donnerai tort !...

Que les Craponne aillent tous se promener, Alice la première, je ne demanderai pas un sou, ici : et je ne ferai rien de ce que cette grendine veut que je fasse !...

—Vous vous trompez, Flore, dit-il à la vieille servante en la quittant ; je suis venu simplement voir mon oncle, et respirer quelques jours l'air natal dans ma famille...

—Vous l'appréciez donc maintenant, votre intérieur ?...

C'est nouveau alors, car je me suis laissé dire que si le feu prenait à Paris, à l'hôtel Bargeon, vous ne risquiez pas souvent de vous y griller les os...

—Vous êtes bien sévère avec moi, Flore ; je l'ai peut-être mérité. Mais, ajouta-t-il, en répétant inconsciemment les paroles de Monette : *Il n'est jamais trop tard pour bien faire !*...

Moins indulgente que la fillette, Flore leva les épaules, et avec son franc-parler habituel elle répondit :

—Oui, oui !... quand le diable devient vieux, on sait qu'il cherche à se faire ermite ; mais il en est de certaines l'imitudes et surtout de certaines connaissances comme du chien dent, inutile de vouloir les arracher, ça repousse toujours !...

Le lendemain de très bonne heure, Grégoire était sur la route de Gesdres, attendant Monette avec la même sympathie extraordinaire que Germaine elle-même l'attendait chaque jour.

Enfin, elle parut dans sa légère robe, que faisait flotter autour d'elle la brise un peu fraîche du matin.

Elle était aussi jolie que la veille, avec ses mêmes yeux rieurs et doux.

A l'aspect du comte, elle eut un petit frémissement de joie, et crut son rêve généreux déjà en voie de réalisation.

Alors, elle marcha à côté de lui, et commença à causer gentiment, avec cette petite pointe de malice que coupaient, d'une façon si inattendue, les réflexions plus sérieuses et les jolies morales qui de temps en temps tombaient de ses lèvres roses.

—Qu'avez-vous fait hier ? lui demanda-t-elle tout à coup à brûle-pourpoint.

—Je suis allé voir mon oncle au presbytère, ce qui m'a pris une partie de ma matinée.

—Oui, mais après ? M.me Germaine est venue à Gesdres ; pourquoi ne l'avez-vous pas accompagnée ?

—Mais... vous parlez comme une petite fille ignorante de bien des choses...

—Savez-vous si je ferais plaisir à tout le monde là-bas, et même probablement à personne excepté à vous ?...

M. de Gesdres et moi nous n'avons jamais sympathisé...

—C'est-à-dire que vous êtes brouillés ou à peu près.

—Mais non, mais non, pas à ce point ; cependant j'avoue qu'il y a beaucoup de froid entre nous.

—Alors, c'est que tous les torts sont de votre côté.

—Merci de ce jugement.

—Oui, M. de Gesdres est parfait ; et il s'est conduit vis-à-vis de nous avec un cœur, une générosité . . .

Oh ! vraiment, il n'y a pas son pareil sur terre.

Et cet homme-là, voyez-vous, monsieur le comte, n'a jamais eu, ne peut jamais avoir aucun tort ni envers vous ni envers personne.

—Comme vous le défendez ! . . . En voilà une tendresse ! . . .

—Vous ne savez donc pas ce qu'il a fait pour nous, pour mon frère et pour moi ? . . .

—A Mussidan, hier, on m'a vaguement parlé d'une catastrophe arrivée dans nos montagnes.

Votre père aurait péri en accompagnant M. de Gesdres dans une ascension dangereuse, et en lui sauvant la vie.

Après cela, quoi de plus naturel que le marquis, qui est colossalement riche, s'intéresse aux enfants de celui qui est mort pour lui ?

—Oui, vous avez raison ; un homme très généreux eût fait ce que vous dites, en donnant une somme d'argent considérable ; mais lui, ce n'est pas comme cela qu'il a voulu réparer le mal dont il se croit l'auteur.

Il a fait sa sœur, la sœur de sa femme, de maman, une pauvre cabaretière. Et nous, nous sommes devenus ces enfants. . . . Il me fait élever, moi, avec sa fille, qui est aujourd'hui mon amie la plus chère, tandis qu'il dirige mon frère, et veille sur lui comme s'il était son fils. Et avec quelle délicatesse, avec quel cœur le marquis et la marquise s'occupent de nous ! Ils nous ont fait une place dans leur famille et à leur foyer ! . . . Oh ! voyez vous, il n'y a que des gens exceptionnellement trempés, et ayant une noblesse de cœur et de caractère extraordinaires qui agissent comme cela. Mais enfin la question n'est pas là : Il vous faut venir au château de Gesdres, il vous faut y venir tous les jours, monsieur le comte ; vous allez essayer de vivre de cette vie de famille que vous avez, dit on, un peu oubliée à cause de vos mauvaises connaissances . . . Voulez-vous faire cela pour moi ? . . .

On arrivait en vue de Mussidan.

—Je ne peux pas aller ainsi tout seul à Gesdres, balbutia Grégoire, qui ne se sentait pas capable de rien refuser à cette charmante enfant, mais qui, cependant, ne pouvait pas se décider à se rendre de cette façon-là chez Pascal.

Comme il l'avait dit à Monette aucune rupture officielle n'était survenue entre eux ; mais depuis de longues années, ils évitaient tous les deux de se rencontrer, et lorsque par hasard M. de Gesdres trouvait le comte à l'hôtel du Ranelagh, ce dernier ne tardait pas à quitter la maison.

—Je comprends très bien qu'il vous en coûte d'aller à Gesdres, dit Monette tout à coup ; mais je crois que vous aimez beaucoup votre neveu Rolland ?

Voulez-vous que je le prie d'arranger cette affaire, et de vous emmener avec lui de façon que votre dignité soit complètement sauvegardée ?

—Oh ! je ne demande pas mieux ! s'écria Grégoire enchanté, et si vous faites cela, vous aurez droit à toute ma reconnaissance ! . . .

Mais vous n'y croyez pas à cette reconnaissance, car je vois qu'on a dû vous faire de moi un portrait bien peu flatteur ! Elle ne dit pas non, mais se redressant avec une certaine énergie dans les yeux, elle lui répondit :

—Que peuvent les paroles des indifférents devant la vérité elle-même ? . . . Prouvez-moi qu'on m'a trompée, et je serai heureuse de vous trouver très bon, capable de revenir dans la voie droite si vous avez eu le malheur de la quitter . . .

Alors comme on était tout près de la maison, elle s'arrêta net et dit :

—Au revoir, monsieur le comte. Laissez-moi. Je désire que nous nous séparions ici.

Elle accompagna ces mots d'un geste de la main et d'un jeu de physionomie tous les deux un peu secs et hautains ; puis elle s'échappa en courant.

Si elle se fût retournée, elle eût vu un singulier spectacle.

Grégoire, debout à la même place, plus blanc qu'un spectre, le visage décomposée, comme s'il allait tomber en syncope, semblait frappé de la foudre.

Tout à coup il porta les deux mains à son front et balbutia :

— Ah ! mon Dieu !... Est-ce que je deviens fou ?...

Mais c'est le geste et la physionomie de mon père que Monette vient d'avoir, là, devant moi.

Oui, je ne peux m'y tromper : c'est mon père, mon père même comme s'il était revenu !...

Et hors de lui, comme subitement frappé d'aliénation mentale, il prit sa course vers le bois voisin, où il s'affaissa sous un arbre sanglotant et éperdu.

Au bout d'une heure seulement, il parut se ressaisir.

— Ce n'est pas possible, se dit-il, cette enfant ne peut pas ressembler à mon père ; mais serait-ce une permission divine qui m'aurait fait revoir ses traits sur cette physionomie qui m'est si sympathique ?... Ses traits, oui, et le geste avec lequel, au moment de mourir, il m'adjurait de ne pas faire comme lui, de rester dans la voie droite... de ne jamais oublier les principes d'honneur et de loyauté qui ont été ceux de tous les nôtres... Comment l'ai-je tenue cette promesse que je lui ai faite alors ?...

Du mal, rien que du mal, je n'ai fait que du mal !...

Mais est-ce possible que je revienne au bien ?

Et laquelle aura raison, de cette enfant aux yeux d'ange, qui m'affirme qu'il n'est jamais trop tard pour réparer ses erreurs, ou de Flore, qui a l'air de dire que je ne pourrai jamais secouer l'influence maudite qui m'a fait faire tant de mal ?

Il tomba dans des réflexions si profondes qu'il laissa les heures et les heures s'écouler, immobile à la même place, une ri- le profonde au milieu du front. Au château, il sembla à Monette que Germaine n'avait jamais été aussi bonne et aussi tendre pour elle. Dans les yeux de la comtesse il y avait comme le réjet d'une douleur cuisante, qui évidemment avait été ravivée.

— C'est bien la présence du comte qui la rend malheureuse, pensa la fillette.

Après tout ce qu'il lui a fait, est-ce étonnant !...

Mais enfin, elle est trop bonne pour ne pas pardonner si le repentir de M. Mussidan est sincère. Et il le faudra qu'il se repente, oh oui, il le faudra !.....

Je voudrais tant la voir heureuse !...

Est-ce que Rolland ne m'aimerait pas encore plus, si j'en arrivais à ce résultat, de remettre la paix dans cette famille, et de les reconcilier tous ?

Et mille fois plus affectueuse qu'à l'ordinaire, elle trouva moyen de dérider Germaine en lui proliquant ses châtresses les plus gracieuses, ses baisers les plus doux ; en lui répétant de sa voix la plus charmante ce mot qui ravissait tant la malheureuse mère :

— Maman Méméine ?...

Lorsqu'elle partit, Monette dit à Rolland :

— Vous savez, j'ai une bien grande chose à vous demander aujourd'hui....

— Ah ! Laquelle donc ?...

— C'est un secret.

— Vraiment !

— Oui, un grand secret.

— Que vous ne m'avez pas dit ?... C'est ça qui est joli !...

— Parlez-moi, il ne date que d'hier.... Et hier j'étais tellement troublée, tellement troublée, qu'à cause d'une promesse que j'avais faite j'ai voulu réfléchir avant de vous raconter quoi que ce soit.

— Vous devez tout me dire, sans jamais réfléchir.

— Déjà despote ?... fit-elle avec sa jolie expression si mutine ; eh bien, ça promet pour plus tard !...

— Voyons, Monette, ne soyez pas méchante, et révélez-moi vite le secret que vous m'avez caché hier....

— Eh, vous, n'avez-vous donc jamais de secrets pour moi ? car il me semble que tout doit être réciproque, n'est-ce pas ?...

— Absolument, oui. J'aurai toujours en vous la plus illimitée des confiances.

— Ça, ça vaut un bon gros point, et je vais vous le donner, en vous disant tout. Hier, j'ai rencontré M. de Villamblard-Mussidan.

— Mon oncle ?

— Oui, lui-même.

— Et il vous a parlé ?

—Un peu. Marguerite m'avait beaucoup raconté de choses sur lui.

—Que vous en avait-elle dit ?

—Pas de bien.

—La bavarde !...

—Alors j'étais toute disposée à le juger très sévèrement, si jamais je faisais sa connaissance.

Et puis, est-ce curieux ? Je l'ai vu, il m'a dit, quelques mots, et je lui ai trouvé un si grand air de tristesse que tout de suite une immense pitié m'a prise pour lui. Car ce qu'il avait l'air malheureux hier, Rolland, je ne saurais jamais vous l'exprimer !

—Vous avez un très bon cœur, ma Monette chérie, c'est fort bien cela !

—Oui ; mais il ne suffit pas de m'admirer platoniquement, il faut m'aider.

—Vous aider ? répéta Rolland, ne comprenant pas ce que la fillette voulait dire. Comment puis-je vous aider ?

—Voilà : je ne sais pas pourquoi il m'est venu dans l'idée que si l'on pouvait réconcilier votre oncle et votre tante, et mettre dans leur intérieur la paix et le calme qui règnent à Gesdres, ce serait une très belle œuvre.

—Évidemment ; mais c'est bien difficile, sinon impossible.

—Pourquoi ?

Rolland hésita.

Il ne pouvait pas expliquer à Monette par quel crampon de fer Grégoire était tenu.

—Votre oncle n'a pourtant pas l'air d'un très méchant homme, continua-t-elle.

—Méchant ! . . . Non ; mais extrêmement léger Oh ! oui, plus léger qu'une plume ; n'ayant jamais eu une idée très nette du devoir, et ayant toujours tout sacrifié à la satisfaction de ses caprices ou de ses passions Voilà ce qu'est M. de Mussidan. Et cependant la vie est-elle autre chose que le renoncement continuuel de ses goûts au profit de ceux que nous aimons ?

—Et qui nous le rendent en tendresse et en attentions de toutes les minutes, mon cher Rolland !

—Oui, cela doit être ainsi ; mais mon oncle ne l'a pas compris de cette façon. Avec cela sa faiblesse de caractère est extraordinaire. Il faut toujours qu'il soit mené par quelqu'un. Le malheur a voulu que les personnes qui ont pris de l'influence sur lui ne fussent pas grand chose. Alors il s'en est suivi des dissentiments profonds entre ma pauvre chère mère et lui.

—Elle a beaucoup souffert n'est-ce pas !

—Au delà de tout ; et vous savez, Monette, maman Mémaine est une sainte et une perfection morale. Les torts de mon oncle à son égard sont impardonnables.

—Pas pour une sainte, comme vous venez de le dire. Qu'y a-t-il du reste de plus grand, de plus noble, que le pardon ?

—Si celui vis-à-vis duquel on l'exerce, ce pardon se repent.

—M. de Mussidan se repentira.

—J'ai bien peur que non.

—Pas moi. Je lui ai fait la morale, et une morale pas très tendre

—Vous, Monette, vous avez fait cela !

—Oui, ce n'est peut-être pas très convenable ; mais je voudrais tant vous voir heureux, maman Mémaine et vous !

—Chère petite ! Après tout c'est probablement le bon Dieu qui vous aura envoyé une de ses inspirations. Et il l'a bien prise votre morale, mon oncle ?

—On ne peut mieux. Il m'a même promis d'essayer de reprendre, en Gascogne, la vie de famille. Alors, comme avec ces bonnes dispositions-là, il ne faut pas le laisser tout le temps seul ici, vous devriez bien l'amener à Gesdres avec nous !

—Ce que vous me demandez là, chérie, est très difficile.

—Pourquoi ?

—Parce qu'après tous les méfaits de mon oncle, M. de Gesdres a une forte antipathie contre lui.

—Le marquis est très bon. Si vous lui présentez la chose d'une certaine façon, il nous accordera notre demande.

—Je vous répète qu'il sera très dur d'obtenir cette invitation-là, de lui.

—Si ce n'était pas fort difficile, Rolland, je ne vous serais peut-être pas si reconnaissante de vous charger de cette commission-là.

—Merci, ma belle petite Fleur des Neiges... J'essaierai.

Ce fut, en effet, d'une difficulté extrême, et malgré toutes les bonnes raisons que Rolland donna au marquis de Gesdres, celui-ci ne cessait de répéter :

—On ne peut pas avoir la moindre confiance en lui !... Pourri jusqu'aux moelles, ces Craponné ont achevé de le rendre !...

Enfin, après avoir évoqué toutes les raisons du foyer, de dignité, de paix pour Germaine que Rolland put trouver, il eut l'adresse de faire intervenir Monette et Marguerite ; et alors Pascal ne résista plus. Monette se chargea de prévenir Germaine, et d'obtenir d'elle, pour Grégoire, la plus grande somme d'indulgence possible.

Marguerite entra également dans la pieuse ligue qu'organisait Monette avec un zèle extraordinaire ; et Grégoire fut le surlendemain conduit à Gesdres par Rolland.

Les premiers moments furent terribles pour lui. Pascal, en dépit de sa bonté naturelle et des lois rigides de l'hospitalité qu'il connaissait cependant comme pas un, ne put se résoudre à serrer la main de M. de Mussidan...

La situation eut été intolérable pour ce dernier, si les jeunes gens ne l'eussent toute la journée emmené avec eux. Antonier, avec son génie artistique, si développé, le séduisit tout de suite. Quant à Monette, le plaisir qu'avait Grégoire à la regarder et à l'entendre était toujours nouveau. Et plus d'une fois, à certains gestes inconsciemment autoritaires et hautains de la fillette, il reçut ce même coup profond au cœur, qu'il avait déjà éprouvé en croyant retrouver sur ses traits ou dans sa voix quelque chose de son père.

Le soir, après être revenu à Mussidan, Rolland se trouva seul avec lui.

Germaine, fatiguée, s'était retirée chez elle.

—Mon Dieu, Rolland, dit le comte, que voilà donc une bonne journée passée tous ensemble !... Ne trouves-tu pas que cette contrée est superbe ?

—Oui, dit Bargemon en souriant, c'est votre pays natal.

—Peut-être ! Et puis quel temps splendide !... Quel ciel !...

Aussi beau que le ciel d'Italie, sans la poussière et la chaleur qui nous suffoquent constamment là-bas !...

—Il y a peut-être une autre raison que toutes celles que vous évoquez à votre bien-être d'aujourd'hui.

Grégoire se troubla légèrement ; néanmoins, il dit :

—Laquelle ?

—Oh ! vous vous en doutez bien un peu.

—Dis toujours.

—Vous étiez dans le milieu qui est le vôtre, celui que vous n'auriez jamais dû quitter, et c'est certainement la paix de votre conscience qui vous a donné le calme dont vous venez de parler.

—Alors tu vas me faire de la morale... Le monde renversé, il me semble.

—Dau ! il ne paraît qu'il y a longtemps que c'est vous qui vous conduisez en neveu dans la maison !...

—Va toujours, mon ami. J'ai de tout temps éprouvé une très grande indulgence pour toi.

—Je le sais, et c'est certainement une des raisons qui me font vous parler d'une façon toute particulière en ce moment-ci. M'autorisez-vous à continuer ?...

—Oui, quoique je sois très étonné, je te l'avoue, des sentiments que tu prétends avoir pour moi.

—Pourquoi ?...

—Parce que tu devrais prendre parti pour ta mère adoptive, naturellement.

—Oh ! je vous en ai beaucoup voulu de votre conduite à son égard !...

—Tu vois !...

—Il ne pouvait pas en être autrement. Mais chez moi, un sentiment n'en empêche pas un autre.

—Alors, tu m'aimes et tu me détestes à la fois ?...

—Non, ce n'est pas cela. Lorsque vous vous êtes marié avec maman, vous m'avez témoigné tout de suite un très grand intérêt, un intérêt qui est allé jusqu'à vouloir me donner votre nom. J'étais tout petit, je l'ai su.

—Comment ?...

—Maman me l'a dit, et elle a ajouré : "N'importe ce qui arrive par la suite, voilà une chose, Rolland, dont il te faudra garder une éternelle reconnaissance à M. de Villambard." J'ai suivi son conseil, et cette reconnaissance, je l'ai gardé pour vous mon oncle.

Grégoire était plus ému qu'il ne voulait le paraître. De Germaine, il ne rencontrait jamais que de grandes et belles actions, des sentiments d'une noblesse extraordinaire.

Quelle différence entre la comtesse et celle qu'il lui avait si sottement préférée !..

— Rolland continua :

— Est-ce qu'il ne serait pas temps, mon oncle, de dire adieu à votre vie de garçon et de devenir un peu un homme sérieux ?

Et comme M. de Mussidan ouvrait des yeux énormes, ne sachant plus comment il devait prendre cette morale de son neveu :

— Laissez donc, continua Rolland, je ne suis plus un gamin ; mais au contraire, un homme fait, connaissant sinon par moi, du moins par les confidences de mes amis, certains dessous de la vie de Paris. Je sais comment des drôlesses, sans cœur, détruisent les intérieurs et la paix des foyers. Comment, à des rouleuses, sans éducation et sans intelligence, on a la faiblesse et l'inqualifiable lâcheté de sacrifier le bonheur et la paix des siens. Mais je ne veux pas récriminer.

Si j'ai cette conversation avec vous, ce n'est ni pour vous humilier, ni pour vous faire de la peine, c'est pour vous dire ceci ou à peu près :

— Ne trouvez-vous pas qu'il vaut mieux passer votre vie honorablement, correctement, à un foyer où est assise une perfection telle que maman Germaine, entre nous tous avec des journées comme celle d'aujourd'hui, que chez une Craponette, au milieu de toute cette horrible famille ?

Ce Nénést, ce bon à rien, qu'à faire des dupes ; cette ignoble Mariette Bachelier, au visage suant le vice ; ces enfants, élevés comme le père, à être des chevaliers d'industrie ; enfin cette vieille drôlesse qui a roulé, avant, pendant et après vous avoir connu, dans toutes les fanges des ruisseaux ?

Comment vous devez vous ennuyer là-dedans !

— Oui, quelquefois, répondit naïvement Grégoire.

— Alors lâchez tout ce monde-là ; faites un grand acte de contrition, et revenez dans votre maison, que vous n'auriez jamais dû quitter.

— Tu en parles à ton aise !

— Pourquoi pas ?

— Pauvre petit, pense-tu que ces gens-là me laisseront m'en aller ainsi de leur vie ?

Mais ils sont capables de tout pour me retenir !

— Vous ou votre pension ?

— Certainement ; mais le résultat est semblable. Et moi-même après une si longue habitude, pourrai-je me passer d'eux ?

— Avec de l'énergie, oui, à coup sûr !

— Je deviens vieux, ma volonté s'érousse comme toutes mes autres facultés. Sans compter que, après tous mes méfaits, ta mère ne peut pas avoir une tendresse exagérée pour moi, et il faudrait qu'elle ait une nature plus qu'angélique pour ne pas me faire sentir, à certains moments, combien je suis de trop dans sa vie !

— Ce sera votre punition. Vous n'allez pas espérer, je suppose, être choyé et adulé, parce qu'il vous plaît un beau jour de préférer une maison splendide, et luxueuse, et confortable, au plus révoltant des intérieurs, pêle-mêle avec les Craponne ?

— Bien sûr que non ; je sais bien qu'il sera même très difficile à ta mère de me supporter. Alors, à certains jours, quel est l'homme qui ne sent pas le besoin d'un peu d'intimité autour de lui ?

Comment veux-tu qu'à ces moments-là je ne sois pas pris de la tentation de revenir où tu suis ?

— Oh ! je connais bien, moi, le moyen de vous faire non seulement supporter, mais même très aimer de ma pauvre chère mère !

— Rolland, tu vas me demander quelque chose qu'il n'est pas en mon pouvoir de t'accorder, je le sens.

— Ce n'est pas même la confession de vos torts, peut-être de votre crime que je vous demande ; non, mon oncle, gardez tout cela pour vous ; mais ayez un peu de sincérité, pas davantage. Voyons, avec moi, ce n'est pas si difficile !

Avec un peu de bonne volonté, tout ce passé maudit sera peut-être réparé, oublié !

Grégoire eut une exclamation partie du cœur :

— Eh ! je ne peux pas, s'écria-t-il avec un désespoir vrai, je ne peux pas !

— On peut toujours ce que l'on veut !

— Pas dans cette circonstance-ci, non !

Et comme dans les yeux expressifs de Rolland il y avait un doute profond :

—Écoute, lui dit M. de Mussidan, j'aime mieux tout te dire. D'ailleurs, depuis quelques jours, je suis trop malheureux !... Regrets, doute ou remords, appelle comme tu voudras ce que j'éprouve, mais je ne peux plus les garder pour moi tout seul, il faut que j'en parle à quelqu'un.

—Vous ne le confiez à personne ayant plus à cœur de vous aider, c'est-à-dire d'essayer de rendre un peu de bonheur à celle à qui je dois tout !...

—A quelqu'un de plus honnête et de meilleur, surtout. Va, je te connais bien, mon cher garçon, et je sais à qui je fais ma confession dans ce moment-ci ! Eh bien, écoute :

—Surtout, dit Rolland, ne me racontez que l'exacte vérité, je vous en supplie, n'est-ce pas ?.....

—Je te le promets.

—Je connaissais Mlle Craponne avant mon mariage ; cependant j'avais résolu de rompre avec elle ; cela je te le jure, mais elle m'a envoyé chercher, elle m'a écrit lettres sur lettres, bref je n'ai pas pu résister à la tentation, et j'y suis revenu. Elle m'amusait extrêmement ; la gaieté qui régnait autour d'elle, la musique, les chansons, la bohème qui était sa vie même, tout cela me changeait un peu de la froideur de la comtesse, et de la correction dans laquelle je devais vivre à l'hôtel du Ranelagh.

Lorsque Germaine devint mère, je résolus pour la deuxième fois de rompre avec cette vie, et de devenir un bon père de famille, car j'adore les enfants, tu le sais.

Il s'interrompit et dit tout à coup à Rolland :

—Ta mère t'a-t-elle raconté la scène que nous avons eue quelque temps avant ses couches ?.....

—Jamais, dit Rolland ; je suis tout le reste, c'est-à-dire ces espérances, ses déceptions en ce qui concerne les recherches faites pour retrouver sa fille.

De ses rapports avec vous, elle m'a parlé le moins possible.

—Eh bien, un jour, on me montra une lettre d'elle qui avait été, m'assurait-on, volée à celui auquel elle était adressée.

—Une lettre d'amour ?.....

Grégoire inclina la tête.

—Oui, répondit-il, une lettre d'amour.

—Quelle profanation !... et vous l'avez cru ?.....

—C'était son écriture, et à première vue, sans avoir le temps de déchiffrer les lignes que contenait la lettre, Germaine elle-même l'a crue écrite par elle !...

—Parce que cette écriture, œuvre de quelque habile faussaire, devait être admirablement imitée ; mais comment, mon oncle, vous, qui la connaissez, avec sa pureté d'hermine et sa rigidité que rien jamais n'a entamé, vous avez pu croire une telle chose ?

—Oui je l'ai crue et j'en ai souffert comme un damné ! Peut-être pas de la perte d'un amour que je n'éprouvais pas moi-même, et que j'avais du reste la conscience de ne pas mériter ; mais de renoncer à cette paternité pour laquelle je suis né, et qui me tient jusqu'aux racines les plus profondes de mon être !.....

Penser que cet enfant, dont la venue me rendait si heureux, n'était pas de moi, que je donnerais mon nom, et que j'élèverais et verrais grandir à mes côtés un intrus, le fils d'un étranger, me rendit tout à fait fou !..... Alors je résolus de le faire disparaître cet enfant-là !.....

—Et c'est Mathieu qui est devenu votre complice, n'est-ce pas !...

—Comment le sais-tu ? demanda Grégoire.

—Est-ce que vous croyez que je ne l'ai pas deviné, depuis dix ans et plus, que je ne pense pas à autre chose, et que j'ai la conviction absolue que votre fille n'est pas morte !

—Eh non ! s'exclama Grégoire en un cri parti de son cœur, plus fort que sa volonté, eh non ! elle n'est pas morte !... Mais où est-elle, mon Dieu, où est-elle ?.....

Aujourd'hui je crois à l'innocence de Germaine ; à force d'y avoir pensée et repensé, je suis convaincu en effet que cette lettre a été fabriquée !... J'ai la certitude que la comtesse est pure comme les étoiles du ciel... Et je me dis alors que cet enfant est à moi, et que je suis encore plus misérable que je ne le croyais, en ayant donné l'ordre de la faire disparaître !...

Il cacha sa tête dans ses mains, et pris par un désespoir profond, il se mit à sangloter amèrement.

—Tout cela est très bien, de vous repentir, mon oncle, dit Rolland ; mais il y a une chose plus urgente, c'est d'essayer de réparer le mal que vous avez fait.

Comment les choses se sont-elles passées avec Mathieu ?...

— Je croyais pouvoir compter absolument sur le dévouement de mon valet de chambre. J'eus avec lui une explication, et après bien des réticences de sa part, et bien des difficultés élevées contre ma résolution, il fut convenu qu'il prendrait l'enfant tout de suite après sa naissance, et le porterait rue Vital, à Passy, chez Mlle Craponne.

Rolland malgré toute son énergie, ne fut pas maître d'un mouvement d'indignation.

— Chez Mlle Craponne, l'enfant de Germaine, s'écria-t-il, était-ce possible cela ?...

— Mathieu pensa comme toi, répondit Grégoire ; car malgré sa promesse formelle, au lieu d'aller remettre l'enfant rue Vital, le lendemain de sa naissance, il l'emporta je ne sais pas où ; mais très loin, car il ne revint que cinq jours après.

— Et vous ne savez pas où, véritablement où, il a déposé cette enfant petite ?...

— Sur mon âme, non, je ne le sais pas !...

Mes menaces, mes ordres, mes supplications, rien n'a pu faire parler Mathieu.

— Pour que vous le disiez aux misérables qui vous entourent, répétait-il sans cesse, et que tous mes efforts soient annihilés !... Il n'y a pas de danger.

— Dénoncez moi au procureur de la République si vous voulez ; mais le cou sous la guilotine, je ne parlerai pas !...

— Brave homme ! s'écria Rolland malgré lui, voilà pour moi je l'ai jamais tant, tout gamin !

De quel pays était-il ce Mathieu ?...

— Je ne le sais pas : il n'était pas bavard et s'il a fait la confidence de son origine à quelqu'un, c'est à mon père. Mais celui-ci ne m'en a jamais parlé, et il est mort en emportant son secret.

— Et où est-il ce Mathieu maintenant ?...

— Je ne le sais pas davantage. Dans ces derniers temps j'ai écrit en Amérique, partout où je croyais avoir une chance quelconque de le retrouver, mes lettres sont continuellement restées sans réponses.

— Et avait-il un autre nom que celui de Mathieu ?

— C'est possible, mais je l'ignore tout aussi complètement.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Rolland, vous avez fait bien du mal, mon oncle, et je me demande comment nous arriverons à le réparer jamais, ce mal !...

— Oui, oui, tu as raison... Et avec ta main droite, incapable de mal faire, tu ne comprendras jamais ce que je souffre à l'idée qu'il y a quelque part une fillette qui est à moi, qui a mon sang dans ses veines, qui pourrait aujourd'hui m'aimer, entourer mes vieux jours de soins et d'affection, et qui court peut-être le monde, en proie à toutes les vicissitudes, à toutes les misères, à tous les désespoirs ?...

Rolland se dressa, plus blanc qu'un spectre sous les rayons de la Lune, et en portant vivement ses deux mains à son front, il s'écria :

— La fille de Germaine en serait là !... Oh ! malheureux, malheureux !... Ne me le dites pas, vous me faites trop de mal !

Et succombant à son émotion, à son tour, il s'éleva en sanglots.

Au bout d'un long moment seulement, il parut se ressaisir.

— C'est égal, dit-il, je ne veux pas vous abandonner. Qui sait ce que nous garde l'avenir.

Si jamais Dieu nous rend cette enfant... quelle joie pour elle de trouver au foyer un père repentant et réhabilité par notre indulgence à nous, et ses efforts à lui.

Pour moi, je ferai tout ce que je pourrai et Monette, que maman Mémaïne aime beaucoup, joindra tous ses efforts aux miens, afin de l'apaiser, et de rendre votre retour facile.

Mais, je vous en prie, de votre côté aidez-moi, ayez confiance en moi, traitez-moi en fils, voulez-vous ?...

— Ah ! s'écria Grégoire hors de lui, tu m'as vaincu !... tu as bien le cœur d'un Barge-mon, de celui à qui je dois tout !... Je te le jure, à partir d'à présent, le passé est mort, et tout ce que je pourrai faire je le ferai !...

Grégoire rentra chez lui, tandis que Rolland, sous le poids d'une émotion extraordinaire, allait se promener sous les grands arbres du parc, ayant besoin par un peu d'exercice, et de grand air, de calmer la fièvre qui le dévorait.

Ainsi, c'était vrai ; Pascal de Gesdres à force d'intelligence et de volonté était arrivé à reconstituer la vérité ou à peu près, c'est à-dire à deviner l'enlèvement de Blanche par Mathieu !... Et maintenant, maintenant que M. de Villablard-Mussidan lui-même ne savait pas ce que son valet de chambre avait fait de cette enfant, il restait plus que jamais à découvrir Mathieu, à savoir où il était !...

Et de la corrélation du chien, c'est-à-dire de Marquis et de Grillon ne faisant qu'un, remontait à l'esprit de Rolland cette pensée :

—S'il a laissé le chien à l'auberge des Escaméla, où Mathieu u-t-il porté l'enfant ?

Vingt fois cette autre idée et leur son cerveau :

—“Si c'était Monette ?”

Vingt fois il la répéta, pensant aux affirmations du guide Antignac, se disant :

—Ce n'est pas possible !

Alors si Monette était Blanche, qu'est-ce qu'ils auraient fait de leur fille, Lise et son mari, de leur fille à eux !

Et si elle était morte en naissant, cette fillette, est-ce que toute la montagne ne l'aurait pas su ?

Il faisait une nuit superbe, peu à peu Rolland avait gagné le grand bois et les landes voisines, et il marchait au hasard devant lui, creusant son esprit, cherchant une combinaison, un joint, une solution qu'il ne trouvait pas.

La température était extraordinairement douce ; quelques palombes (un beau ramier sauvage qui vient dans l'Armagnac, en automne), commençaient à arriver, à l'approche des vendanges. Sur les grands chênes, quelques couples, les premiers venus, faisaient entendre leur roucoulement plaintif, et tout au bord des ravins, du côté des grands étangs tranquilles, les rainettes jetant dans l'air de la nuit leur chant mélancolique et régulier.

Une très légère brise s'était levée et apportait sur son aile les parfums sauvages et doux des grands chênes en fleurs Tout était adorablement tranquille, calme et beau !

En dépit de ses réflexions douloureuses, les sentiers connus de ces campagnes où il était venu tout enfant exerçaient un charme indéfinissable sur l'esprit de Rolland

Il alla devant lui, au hasard, absorbé dans ses rêves, sans faire attention au chemin qui se présentait sous ses pas Mais, inconsciemment en dépit de ses préoccupations, l'amour, son grand amour, ce sentiment si chaste et si pur qui lui emplissait l'âme et lui rendait la vie si sereine, lui fit prendre la direction de Gesdres.

En reconnaissant les tourelles du vaste manoir, qui profilait leurs silhouettes pointues dans le ciel rendu clair par la lueur de la lune en son plein, Rolland sourit :

—Mon Dieu, dit-il, est-ce que je suis fou ?

Et n'ai-je pas l'air d'un donneur de sérénades fort ridicule, d'aller ainsi en pleine nuit rêver, sous les fenêtres de ma belle, comme un amoureux de roman.

Il regarda cependant avec complaisance la bâtisse grisâtre, celle derrière les murs de laquelle sa Fleur des Neiges rêvait peut-être de lui !

—Oh ! dors bien ! va, mon ange ! murmura-t-il. Et puisse mon amour te faire, toute la vie, des nuits aussi tranquilles et aussi douces que celle qui s'écoule en ce moment-ci.

Il allait reprendre le chemin de Mussidan, lorsqu'il lui sembla entendre un pas léger, retentir, tout près de lui, sur le sable d'une allée voisine. Il s'arrêta, écouta, tous les sens en éveil. Il ne s'était pas trompé ; le craquement de chaque feuille mortes, foulées cependant avec une précaution infinie, l'en avertit. Alors, il se dissimula derrière une cèpe de jeunes chênes, et patiemment attendit :

—Quelque braconnier, se dit-il. A quoi cela me sert-il de savoir qui il est ? Dans ce pays-ci surtout, avec l'indulgence de M. de Gesdres les lièvres et les chevreuils n'appartiennent-ils pas à tout le monde ?

Malgré cette réflexion, il demeura à l'affût immobile, arrêté par une impression plus forte que sa volonté. Au bout de quelques instants, un grand garçon maigre et efflanqué, marchant avec précaution, passa devant lui. De loin, et dirigé par le bruit de ses pas, Rolland auquel le parc était extrêmement familier le suivit.

—Tiens, pensa-t-il au bout d'un temps assez long, on dirait un voleur qui vient relever l'état des lieux et faire un plan des alentours

En effet, l'inconnu était arrivé devant la grande grille du château, il avait d'abord essayé de l'ouvrir et la trouvant fermée, il était allé faire le tour des communs, examinant chaque porte dérobée, observant, regardant, essayant évidemment de voir s'il y avait quelque entrée ouverte, ce qui arrive fréquemment dans ce pays de la confiance où presque jamais les portes ne se ferment, le soir, et où les maisons en général restent gardées par la seule vigilance des chiens, quand il y en a !

Tard, dans la nuit, seulement, l'individu s'éloigna du château de Gesdres. Rolland, dont tous les nerfs étaient à fleur de peau après la conversation qu'il venait d'avoir avec son oncle, se dit :

—Est ce que Monette serait en danger par hasard ?

Et si ce n'est pas elle, qui alors ? Et pourquoi ce grand escogriffe a-t-il si soigneusement visité tous les alentours de la maison ? . . .

Il resta longtemps à monter une garde silencieuse, guettant le retour de l'individu. Mais il ne reparut personne, et longtemps après seulement, Rolland rejoignit sa demeure. Le lendemain, comme ils étaient tous aux environs de Mussidan, et qu'Antoniet dessinait une allée ombreuse, où le jeu de la lumière dans les arbres donnait un point de vue extrêmement curieux, un jeune homme arriva.

C'était Adrien Craponne, admirablement habillé en peintre voyageant pour son art, un cheval et une boîte de couleurs sur le dos, un pliant à la main. Le jeune Craponne, avec l'aplomb extraordinaire qui caractérisait tous les siens, s'approcha du groupe que formaient Monette, Rolland, Antoniet et Marguerite.

—Vous faites quelque chose de bien joli, monsieur, dit-il à Antoniet avec son saugène épatingant ; moi, je dessine aussi.

Ayant fait un voyage dans les Pyrénées, je suis revenu par Tarbes, Riscles et Vic, au lieu de prendre l'autre voie, celle de Toulouse . . . Et je m'en félicite, car ce que ces landes d'Armagnac sont belles, au point de vue artistique, il faut les avoir vues pour le croire ! . . .

Mais vous le savez, vous aussi, car c'est éminemment bien campé ce que vous faites-là ! . . . Mon Dieu que d'air, de lumière et de fraîcheur ! . . . Marguerite, enchantée des compliments qu'on faisait à Antoniet, se redressa et dit :

—Si le cœur vous en dit, monsieur, vous pouvez prendre vous même, un point de vue de cette allée, qui est en effet ravissante.

—Merci, mademoiselle, d'avoir deviné mon désir, répondit Craponne, je ne demande pas mieux.

Il souleva la bretelle qui tenait suspendu son bagage à ses épaules, il eut vite fait son organisation.

Sur une petite toile immaculée il esquaissa rapidement les premiers traits de l'allée sinieuse, la silhouette des arbres et celle des buissons.

—Est-ce que vous êtes dans le pays depuis longtemps ? lui demanda Rolland tout à coup.

—Depuis avant hier seulement.

—C'est bien vous que j'ai rencontré cette nuit dans le parc de Gesdres, n'est ce pas ? continua-t-il à brûle-pourpoint.

—Dans le parc de Gesdres, s'exclama Marguerite, et qu'y faisais-tu Rolland ? donnais-tu par hasard des sérénades aux étoiles ?

—Non, j'avais mal à la tête, et voulant faire une assez longue promenade, je suis parti de Mussidan d'un côté et j'y suis revenu de l'autre.

—Et moi, monsieur, répondit Craponne, je suis passé par hasard devant le parc de Gesdres ; et j'ai été tellement séduit par l'obscurité des grands arbres, à côté desquels dans des éclaircies magnifiques la lune jetait des écharpes éblouissantes de lumière, que je me suis mis à courir d'un massif à l'autre . . . au hasard . . . en extase . . . en proie à un enthousiasme artistique extraordinaire ! . . .

Rolland se demanda si c'était par enthousiasme artistique que ce monsieur-là, qu'il trouvait, sans le connaître, aussi déplaisant que possible, allait visiter si munitieusement, la nuit, toutes les portes du château. Du reste avec ce long nez, cette bouche flasque et rentrante, ces yeux ronds à fleur de tête, Adrien Craponne ne lui revenait pas du tout. La conversation devint générale, sans que Monette, ennuyée de voir cet étranger rompre le charme de leur intimité, daignât y prendre part. Il l'avait cependant interpellée plusieurs fois ; mais la fillette avait repris son air le plus hautain et le plus froid ; et elle ne lui répondit jamais un seul mot, ne paraissant même pas l'entendre. Tout à coup, un mouvement se fit dans le massif, derrière les jeunes gens, et le comte de Mussidan parut. Craponne, avec son formidable aplomb, ne sembla pas le connaître. Grégoire, au contraire, à l'aspect du jeune homme, fronça légèrement les sourcils et rejeta en arrière sa petite personne avec une raideur subite peu ordinaire. Marguerite eut devoir désigner le nouveau venu à M. de Mussidan.

—Monsieur le comte, dit-elle, je vous présente un artiste, collègue d'Antoniet, et que la beauté de nos landes fait divaguer.

Grégoire ne répondit pas directement à cette présentation.

Et tournant le dos à Craponne :

—Allons, mes enfants, dit-il, on vous attend à Mussidan.

La comtesse et Mme de Gesdres désirent vous voir toutes les deux, toi, Marguerite, et vous, mademoiselle Monette.

Viens-tu, Rolland, continua-t-il en s'adressant à son neveu. Quant à vous, Antoniet, vous finirez votre étude une autre fois, venez aussi !

—Et moi, monsieur, demanda Craponne, pourquoi ne m'inviteriez-vous pas également ?

Très sèchement, M. de Mussidan répondit :

—Parce que je n'ai pas l'habitude d'ouvrir la porte de ma maison aux gens que je ne connais pas !

—Tous les artistes sont de la même famille, monsieur, et je l'ai toujours entendu dire : et à ce titre, je suis parent de ce charmant garçon que vous emmenez avec vous.

—Ca dépend des artistes ! Du reste, chacun a ses idées là-dessus, et moi je garde les miennes !

Et prenant le bras de Marguerite afin que la fillette ne se laissât pas aller, comme elle l'était, à inviter Craponne à les suivre, Grégoire se dirigea rapidement du côté de Mussidan. Ce n'était pas Rolland qui allait dire à l'étranger de venir avec eux. Grégoire, qui le connaissait bien, voyait à l'expression de ses yeux qu'il n'y avait aucun danger de ce côté-là. La figure ennuagée de Monette avait été toute aussi éloquente pour lui. Quant à Antoniet, sa timidité naturelle l'empêchait de faire quelque avance que ce soit.

Adrien les regarda partir avec une lueur de colère dans les yeux :

—Eh bien ! dit-il, quand il les eût vu tous disparaître, il faudra que je raconte à ma tante comment cette espèce de vieux singe les remplit ses instructions, quand il est loin d'elle ! Je voudrais bien savoir ce qu'il a maintenant dans sa caboche de vieux papillon, cet imbécile là ?

Mais ça n'est égal Tu peux faire feu des quatre pieds, va, mon bonhomme, j'arriverai quand même à mes fins ! Ce qu'un Craponne veut, il le veut bien, tu devrais l'avoir déjà appris à tes dépens !

Et remettant ses bagages sur son dos, il reprit le chemin du village lointain, dans la petite auberge duquel il était descendu. Lorsqu'il fut arrivé dans le parc de Mussidan, et sûr de n'être pas suivi par Adrien Craponne, Grégoire dit à ceux qui l'entouraient :

—Quand vous êtes seuls dans la campagne, mes enfants, ne permettez donc jamais à un étranger de vous approcher et de causer avec vous !

Je suis sûr que c'est Margot qui l'a invité à s'asseoir avec vous ?

Mlle de Gesdres baissa sa jolie tête espiègle et répondit :

—C'est vrai !

Mais comme Grégoire ne voulait pas lui faire le plus léger chagrin, il se hâta d'ajouter :

—Le plus coupable là dedans, c'est encore toi, Rolland, qui es le plus âgé, et auquel incombe la garde scrupuleuse de ces fillettes.

—Oh ! oh ! répondit le jeune Bargemon, il paraît que je suis redevenu le neveu que l'on gronde, aujourd'hui. Mais de ce sermon-là, mon oncle, je ne suis pas fâché, au contraire, je vous en remercie !

Grégoire ne demanda pas à Rolland pourquoi il le remerciait. Tout fier d'être approuvé par lui-même, il pensa :

—Cette adorable petite Fleur des Neiges approchée par quelqu'un de cette famille là ?

Il me semble que c'est la plus hideuse des profanations !

VII

LA PROMESSE DE MARGUERITE

Jamais depuis ce moment, reines et princesses n'eurent des gardes du corps aussi dévoués que Marguerite et Monette.

Plusieurs fois Adrien essaya de s'immiscer de nouveau dans leur intimité ; ce fut peine perdue, et devant l'énergie de Rolland, doublée des muscles solides d'Antoniet, il fallut bien rebrousser chemin et lever l'attirail de peintre, lequel il l'avait espéré, devait lui être d'un si puissant secours pour lier connaissance.

La rage du jeune Craponne contre Grégoire, qu'il n'était pas parvenu à rencontrer une seule fois, ne se peut exprimer. A plusieurs reprises déjà il avait écrit à la Craponnette, et celle-ci, tout aussi furieuse que son neveu, s'était contentée de lever le poing du côté où elle s'imaginait que devait être ce fameux château de Mussidan qu'elle avait tant convoité, et de dire :

— Va, cours, mon bonhomme, je te rattraperai bien toujours.

Si tu crois que tu vas m'échapper de cette façon-là, tu te trompes, mon vieux ! . . .

Je t'attends à ton retour à Paris.

A nous deux alors ! . . .

Au château de Gesdres, l'union la plus parfaite régnait.

Lise, qui ignorait complètement les visites que Monette faisait le matin à Mussidan, était enchantée de la froideur apparente que ses témoignages dans la journée Germaine et la fillette. Sa jalousie, toujours si vivace, s'en apaisait, et, joint à la tendresse d'Abelle, le calme et perpétuel de Pascal rassérénait peu à peu son esprit troublé.

Quant à la fille de Mussidan, son amour pour Monette devenait une véritable adoration. — Moi aussi, lui disait-elle quelquefois, j'ai une petite fille que l'on m'a prise ; mais que le bon Dieu me rendra bien quelque jour. Elle a ton âge, ma pauvre Blanche. Si jamais je la retrouve, l'aimeras-tu, ma petite Fleur chérie ! . . .

Et naïvement Monette répondait :

— Oui, à deux conditions :

— Lesquelles ? . . .

— Que vous ne me la préférerez pas trop. Un peu, oui, c'est juste, mais pas beaucoup, beaucoup . . . Ensuite que Rolland, à cause de vous, ne l'aimera pas plus que moi.

Et Germaine, très heureuse de cette inconsciente jalousie, de cette jalousie qui révélait chez Monette une affection déjà profonde, la couvrait de baisers en lui disant :

— Sorcière ! . . . Comment as-tu fait ? . . . Je me demande aujourd'hui qui je suis capable de te préférer ! . . .

Gentiment Fleur des Neiges répondait :

— C'est tant je vous adore moi-même, Rolland et vous . . . que vous m'avez donné cette petite place dans votre cœur.

Un autre miracle s'était produit,

Malgré les justes griefs de la comtesse à l'endroit de son mari, la sollicitude infinie que Grégoire éprouvait pour Monette le lui faisait supporter. Ainsi, il ne voulait pas qu'elle allât trop loin toute seule.

— Même dans nos campagnes si honnêtes, disait-il, des Espagnols venus pour les vendanges peuvent se trouver sur son chemin. Rolland, l'accompagne-la toujours.

Une autre fois, il la trouvait pâle et parlait d'aller à Vic ou à Auch, lui chercher du fer ou du vin de quinquina.

Puis il la forçait à se mettre au piano, et la voix déjà admirable de Monette le ravissait.

La suite est sous presse elle paraîtra dans quelques jours.

VIENT DE PARAÎTRE :

“ LE SACRIFICE D'UN FILS ”

Par ERNEST D'AUDET.

— :o: —

Grand roman émouvant au complet. En vente dans tous les dépôts de journaux pour **10 centims** seulement, et chez les élitaires.

LEPROHON & LEPROHON,

25 Rue St-Gabriel,

Montréal, Canada.

